

L'ILLUSTRATION POPULAIRE

Publication Hebdomadaire Illustree, paraissant tous les samedis

VOL. I. No. 22.

MONTREAL, SAMEDI, 2 NOVEMBRE 1895.

LE No. 5 CENTS

LES
D
R
A
M
E
S
D
E
P
A
R
I
S



R
O
C
A
M
B
O
L
E

DEUXIEME PARTIE

LE CLUB DES VALETS-DE-CŒUR

L'ILLUSTRATION POPULAIRE

PUBLICATION HEBDOMADAIRE ILLUSTREE

Paraissant tous les samedis et délivrée le jeudi dans tous les dépôts.

ABONNEMENT: Un an..... \$2.50
Six mois..... 1.25
Trois mois..... 75
Le numéro..... 05

Le Syndicat Mont-Royal,
Editeur et Propriétaire.

Nous ne mettons aucun titre dans le texte afin de ne pas déranger ceux qui ont l'intention de le faire brocher ou relier.

C'est une occasion unique d'enrichir votre bibliothèque de magnifiques volumes illustrés.

Pour toutes informations s'adresser

Bell Tel. 6256

Aux Editeurs,

968 RUE ONTARIO, MONTREAL.

Voici les principaux Chapitres qui figurent dans ce chef d'œuvre.

L'Heritage mystérieux.

Le Club des Valets de Coeur.

Exploits de Rocamboles.

La Revanche de Baccarat.

Chevaliers du clair de lune.

Le Testament de Grain-de-Sel

Resurrection de Rocamboles.

Dernier mot de Rocamboles.

Les misères de Londres.

Les Démolitions de Paris.

La corde du Pendu.

Le Retour de Rocamboles.

AVIS

Nous expédierons les premiers Nos. à tous ceux qui nous feront parvenir leur adresse, soit par carte Postale, ou par Téléphone, à raison de 5 cts le numéro.

TEL. BELL. 6256.

Bureau 968 Rue Ontario

Arthur Robinault,

FERBLANTIER, PLOMBIER, COUVREUR

X X X X ET X X X X

Poseur d'appareils à gaz, X X X

X X X Et à eau chaude, Etc., Etc.

Toutes commandes exécutées avec soin et prompt et à prix très réduits.

225B AVENUE PAPINEAU,
MONTREAL.

L. ROY,

PHOTOGRAPHE.

1162 RUE ONTARIO,



SPECIALITES:

PORTRAITS ZINC

PORTRAITS CABINETS

PORTRAITS C. D. V.

PORTRAITS MONTELLO

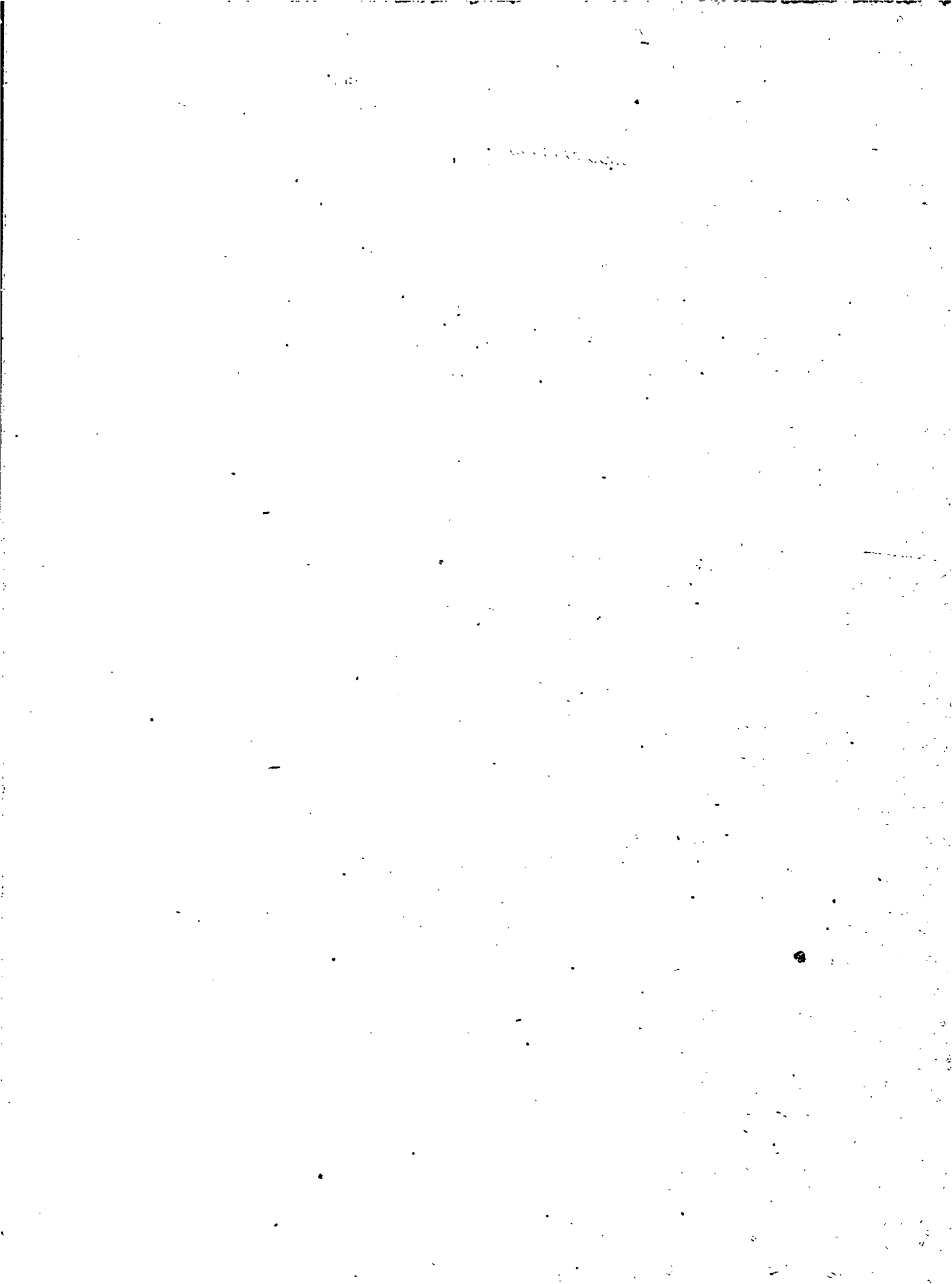
Agrandissements de tous genres en photographie

N. B.—M. Roy se charge de faire toutes ouvrages en photographie, avec soin, promptitude et à des prix modérés.

UNE VISITE EST SOLLICITEE



. Elle fit tout ce qu'on voulait, elle se laissa habiller des pieds à la tête



On partit.

M. le vicomte Andrea et ses témoins arrivèrent les premiers au rendez-vous, et c'était bien leur voiture dont M. de Manerve fit remarquer les traces sur le sable d'une allée. Du reste, le marquis don Inigo suivait à cinq minutes de distance et n'était point en retard, puisque le rendez-vous était pour sept heures et qu'elles n'étaient point encore sonnées.

Du haut de son siège, le faux groom, c'est-à-dire Baccarat, aperçut Armand, Andrea et Fernand arrêtés au pied d'un arbre, tandis que leur voiture se tenant un peu à l'écart.

La transformation du vicomte Andrea de saint homme en gentleman-rider la frappa.

— Ce duel serait-il sérieux ? pensa-t-elle.

Le marquis don Inigo descendit de voiture et s'avança avec ses témoins vers Andrea et les siens.

Les six jeunes gens se saluèrent.

Pendant ce temps, le comte Artoff, qui remplissait en conscience son rôle de cocher, alla se ranger avec ses chevaux sous un massif d'arbres, à trente pas environ du lieu où l'affaire devait se passer.

— Là, dit-il à Baccarat, nous pourrons tout voir.

— Mon ami, murmura la jeune femme, ce don Inigo, c'est le prétendu vicomte de Cambolh. S'il allait tirer sur Armand...

— Vous êtes folle, répondit le jeune Russe ; c'est impossible... Il y a bien certainement toute une intrigue nouvelle de sir Williams dans cette rencontre, mais ne craignez rien pour la vie d'Armand.

— Dieu vous entende !

— Voyons, dit tout bas le comte, comment pouvez-vous croire un moment que cet homme, qui nourrit et caresse depuis si longtemps d'abominables projets de vengeance, puisse se contenter d'une mort vulgaire, accidentelle ?

— C'est vrai, dit Baccarat ; sir Williams doit rêver mieux que cela.

Quand les deux adversaires se furent salués, ils se retirèrent chacun à l'écart, et les témoins demeurèrent seuls en présence.

— Messieurs, dit Fernand Rocher, qui voulait épargner à Armand le supplice d'avoir à régler de vive voix les conditions de la rencontre, M. le vicomte Andrea, parait-il, est, de l'aveu de don Inigo lui-même, l'offensé. Il avait le choix des armes et a opté pour le pistolet.

M. de Manerve s'inclina.

— Le motif de la rencontre, poursuivait Fernand, motif que nous ignorons, est excessivement sérieux, à en croire les deux adversaires.

— Très sérieux, en effet, dit le baron.

— Par conséquent, le combat doit être non moins sérieux.

— Monsieur, dit M. de Manerve avec une courtoisie qui trahissait l'impertinence, nous n'avons jamais compris une rencontre autrement.

Fernand s'inclina.

— Alors, dit-il, voici, je crois, les conditions les plus raisonnables.

— Voyons ?

— Les adversaires seront placés à quarante pas de distance avec deux pistolets, par suite, deux coups à tirer.

M. de Manerve répondit :

— Je ne vois aucune objection sérieuse à opposer.

— Maintenant, poursuivait Fernand, si vous le voulez bien le sort décidera si M. le vicomte Andrea doit se servir de ses armes et don Inigo des siennes, ou si chacun d'eux doit avoir à la main les pistolets de son adversaire.

— Ceci me parait plus convenable, dit le baron.

— Permettez, observa Fernand. Dans le cas où nous nous trouvons, un homme qui tire bien le pistolet, et le vicomte Andrea est de première force, à toujours un incontestable avantage à se servir des armes qui lui sont familières, et il est

dans son droit en demandant au sort la chance d'un tel bénéfice.

— Comme vous voudrez, répondit M. de Manerve, à qui cela était fort indifférent et qui ne s'intéressait pas plus à don Inigo qu'au vicomte Andrea.

Fernand tira un louis de sa poche.

— Je tiens, dit-il, pour que chacun de ces messieurs fasse usage de ses pistolets.

— Et moi pour l'inverse, dit le baron.

Fernand jeta le louis en l'air.

— Face, dit le baron.

Le louis retomba et montra son revers écussonné. Fernand avait gagné.

— Monsieur le vicomte Andrea, dit-il, se servira de ses pistolets.

Alors le baron et Fernand prirent les deux boîtes et chargèrent méthodiquement avec une grande attention chacun les armes de l'adversaire de celui à qui ils servaient réciproquement de témoin.

Pendant ce temps, Armand et son frère firent quelques pas à l'écart.

Une horrible émotion serrait le cœur du comte de Kergaz : les plus funestes pressentiments l'agitaient, et il ne fallait rien moins que sa dignité de témoin et ce sang de soldat qui coulait dans ses veines, pour dominer ses larmes fraternelles et les contraindre à demeurer calme, froid, parfaitement maître de lui.

Andrea lui prit affectueusement le bras.

— Venez, mon frère, lui dit-il, je veux vous dire quelques mots.

Ils firent trois ou quatre pas sous les arbres, dans la direction de ce massif où le comte Artoff avait rangé son break.

Andrea était plus calme encore que le matin ; on aurait pu croire que le sentiment du péril lui avait donné cette impassibilité merveilleuse des gens qui s'étudient à bien mourir.

— Mon cher Armand, lui dit-il, je serai peut-être mort dans dix minutes.

— Tais-toi, murmura le comte, qui sentit tout son sang affluer à son cœur.

— Je ne veux pas mourir, continua Andrea, sans obtenir de vous une promesse.

— Ah ! frère, frère, peux-tu douter un moment que tes volontés ne soient sacrées pour moi ? dit Armand d'une voix émue.

— Tenez, continua Andrea, jurez-moi que ce que je vais vous demander, vous le ferez si je meurs ?

— Je te le jure.

— Sans m'en demander la raison ?

— Soit.

— Et bien, reprit Andrea, jurez-moi que vous irez en Bretagne, à Kerloven, et que vous y passerez deux mois ; que vous partirez ce soir, demain au plus tard.

— Mais... balbutia Armand.

— Chut ! fit Andrea : vous m'avez promis de ne point me demander pourquoi je désirais qu'on vous allât à Kerloven.

Alors Andrea tira de sa poche une lettre cachetée et qui ne portait aucune suscription.

— Quand vous serez à Kerloven, dit-il, vous ouvrirez cette lettre et vous saurez tout.

— Si je ne suis pas tué, acheva Andrea, vous me la rendrez.

— Et je n'irai pas à Kerloven ?

— Si.

— Et je ne saurai pas...

— Peut-être... plus tard... •

Cette rapide conversation fut interrompue par Fernand Rocher. Les pistolets étaient chargés ; l'heure solennelle était venue !

Du haut de leur siège, à demi cachés par une branche

d'arbre, le comte Artoff et Baccarat observaient attentivement. Ils n'avaient pu entendre la conversation d'Andrea et de son frère, mais ils avaient vu la lettre que le premier avait remise au second.

— Quel tissu de mystères, et, sans doute, d'infamies ! murmura Baccarat à l'oreille du comte. De deux choses l'une : ou ce don Inigo est Cambalh ressuscité, et alors il se joue, à cette heure, quelque ténébreuse comédie dont M. de Kergaz est la dupe ; ou il est un adversaire sérieux, et alors pourquoi dans quel but, pour quel motif, sir Williams se bat-il ?

Le cœur de Baccarat battit violemment, lorsqu'elle vit les témoins remettre à chacun des deux adversaires ses pistolets.

— Mon Dieu ! répéta-t-elle, s'il allait tuer Armand...

Les paroles de la petite juive endormie lui tintaient aux oreilles comme un glas funèbre, et Sarah, on s'en souvient, avait dit que don Inigo tuerait Armand.

Il arriva, lorsque les deux adversaires eurent été placés à quarante pas l'un de l'autre, que sir Williams se trouva à quelques mètres du break, et, par conséquent, du comte Artoff.

Fernand Rocher et Armand s'écartèrent de lui d'une distance à peu près égale.

— Tenez, dit le comte à Baccarat, votre supposition n'a aucune vraisemblance. Il est impossible qu'une balle varie de cinquante pas...

Baccarat était pâle, et la courageuse femme frissonnait.

Alors le comte déboutonna à demi sa redingote de cocher, et montrant une paire de pistolets :

— Moi aussi, dit-il, je suis armé.

— Que voulez-vous donc faire ?

— Espérons que je ne ferai rien.

— Mais encore...

— Ecoutez... je vais avoir l'œil fixé sur M. de Kergaz.

— Eh bien ?

— Si un malheur arrivait, si don Inigo, faisant feu, le comte venait à tomber, je tuerais sir Williams, quitte à m'en expliquer avec ces messieurs et à démasquer ce don Inigo.

Baccarat pressa convulsivement la main de son jeune ami.

— Oh ! j'ai peur... dit-elle.

Cependant, sir Williams et don Inigo s'étaient placés en face l'un de l'autre et se mesuraient du regard, attendant le signal.

Ce fut Fernand Rocher qui le donna, comme c'était son droit de témoin de l'offensé. Il frappa trois coups dans ses mains :

— Allez, messieurs, dit-il.

Sir Williams et don Inigo se mirent en marche lentement et passèrent une minute à faire trois pas chacun.

Baccarat n'avait plus une goutte de sang dans les veines.

Enfin, don Inigo fit feu le premier.

Baccarat ferma les yeux en voyant l'éclair qui précède toujours la détonation, et le comte Artoff porta la main à la crosse de son pistolet.

Mais la balle siffla et ni sir Williams, qui continuait à marcher, ni le comte de Kergaz, qui demeurait immobile à l'écart, ne tombèrent. La balle s'était perdue dans les arbres.

Baccarat respira violemment, l'espace d'une seconde, puis son effroi la reprit lorsque brilla un second éclair...

Le marquis don Inigo de los Montes avait fait trois pas de plus et tiré son deuxième coup.

Armand resta debout, et sir Williams continua à marcher. Pas plus que la première, la seconde balle ne l'avait atteint.

Alors le marquis jeta son dernier pistolet, s'arrêta, se croisa tranquillement les bras sur la poitrine et parut attendre la mort.

XCVIII

Il y eut parmi les témoins un moment d'horrible anxiété.

Le vicomte Andrea avançait toujours. Il marchait lentement, à pas égaux, comme s'il eût voulu faire subir à son adversaire les tortures de l'agonie ; et à mesure que la distance qui les séparait de lui disparaissait, le cœur des assistants frémissait d'émotion.

Le marquis don Inigo, las d'attendre, cria d'une voix énergique et dans son français mélangé d'espagnol :

— Tirez donc, monsieur, tirez donc !...

Andrea fit un pas, puis un autre encore, et le canon de son pistolet toucha la poitrine du marquis.

— Ce n'est plus un duel, murmura M. de Manervo, c'est un assassinat...

Pourtant c'était le droit du vicomte Andrea de brûler à bout portant la cervelle de son adversaire. Mais il ne tira point. Et comme les témoins accouraient, il releva son pistolet, et dit au marquis :

— Monsieur, votre vie m'appartient.

— Pronez-la donc, monsieur, répondit le marquis, devenu fort pâle.

— Non, dit Andrea, je vous pardonne... à une condition.

— Monsieur, s'écria le marquis avec une sorte de fureur fébrile, vous avez le droit de me tuer, mais non de m'humilier. Je ne veux pas de votre pardon, je ne fais pas d'excuses...

— Monsieur, répliqua Andrea, je ne vous demande pas des excuses, et il vous est facile d'accepter la condition que je mets à renoncer au droit que j'ai de vous tuer.

— Quelle est cette condition ?

— Que jamais vous ne parlerez du motif de notre querelle, et que jamais ce motif ne se représentera.

— Je vous le promets.

Andrea leva ses deux pistolets en l'air et fit feu.

— L'honneur est satisfait, dit-il, et je tiens le marquis don Inigo de los Montes pour un parfait gentilhomme.

M. de Kergaz, qui avait vécu un siècle en cinq minutes, se jeta dans les bras du vicomte.

— Ah ! lui dit-il tout bas, tu es un noble et grand cœur, mon frère, tu sais pardonner !...

— Jo voudrais, répondit Andrea d'une voix étouffée et que, seul, le comte entendit, je voudrais que Dieu me pardonnât... lui aussi !.

En même temps, M. de Manervo disait à M. James O'B. :

— Voilà toujours comme finissent ces affaires-là ; elles rendent les témoins ridicules, et les adversaires s'en vont bras dessus bras dessous. On a fait une promenade du matin pour gagner de l'appétit.

Et le baron alluma un cigare avec la philosophie grondeuse d'un homme qui est désolé de s'être levé à cinq heures du matin.

Andrea et don Inigo se saluèrent froidement et s'éloignèrent l'un de l'autre.

— Ils ne se donnent pourtant pas la main, observa M. James O'B...

— Ah ça, murmura le baron, êtes-vous fou, mon cher ? Il ne manquerait plus que de plumer les canards du déjeuner, séance tenante.

M. de Manervo se dirigea vers son break et y monta le premier, sans attendre les remerciements du marquis don Inigo. Celui-ci avait pris le bras de son second témoin et causait avec lui.

Armand, Fernand Rocher et Andrea étaient déjà remontés en voiture, et quittaient le lieu du combat.

Le comte Artoff tournait le break, et Baccarat lui disait :

— Il est évident que tout ceci est une comédie. Si don Inigo eût été un adversaire sérieux, bien certainement sir Williams, qui tire le pistolet merveilleusement bien, l'eût abattu comme un pigeon.

- C'est mon avis, dit le comte.
- Donc, il faut que nous ayons le mot de l'énigme.
- Oh ! soyez tranquille.

— Ah ! dit Baccarat avec un frisson de froid dans la voix, si je pouvais avoir la certitude que ce prétendu marquis et le faux vicomte de Cambold ne font qu'un, j'aurais bientôt démasqué sir Williams.

- C'est grave, ma chère amie.
- Mais non impossible.

Et Baccarat, dans le cerveau de qui une idée lumineuse se faisait jour brusquement, ajouta :

— Si j'ai huit jours devant moi, si d'ici là sir Williams n'a pas mis à exécution quelque nouvelle infamie, je les tiens tous deux.

Le break partit au grand trot et déposa, vingt minutes après, le marquis don Inigo sur le seuil de l'hôtel Maurice, et peu de temps après, M. James O'B... rue du Port-Mahon.

Alors, demeuré seul avec son cocher et son groom, le baron regarda Baccarat, qui se tourna à demi vers lui.

- Eh bien, lui dit-il, vous avez vu ?

- Tout.
- Êtes-vous satisfaite ?
- Mais... sans doute.

— Ma chère amie, dit le baron, Dieu me garde de manquer à la parole que j'ai donnée au comte, en vous demandant pourquoi vous avez voulu assister à cette bouffonnerie.

— Bouffonnerie est peut-être le mot, baron, observa Baccarat.

— Mais convenez, poursuivit M. de Manerve, que j'aurais bien le droit de supposer que vous aimez don Inigo.

— Supposez, baron, dit-elle froidement. Puis elle ajouta :

— A propos, vous me rendez bien un service, n'est-ce pas ?

- Deux, si vous voulez.

— Le comte va vous laisser à l'entrée de la rue Saint-Lazare. Vous irez jusque chez mon ancienne amie, madame de Saint-Alphonse, vous saurez si elle est encore à Paris.

— Elle y est... J'étais vue hier.

— A merveille !

— Et que lui dirai-je ?

— Que le comte l'invite à déjeuner aujourd'hui. Puis, si ce soir elle a besoin de vous, vous vous mettez à sa disposition.

- Volontiers.

— Il est bien entendu, acheva Baccarat, que vous serez aussi muet sur ceci que vous devez l'être sur les autres événements de cette matinée.

— C'est entendu, ma chère.

Le break tournait en ce moment l'angle de la rue de la Chaussée-d'Antin.

Le baron de Manerve descendit, et tandis qu'il prenait la rue Saint-Lazare, le comte et Baccarat rentrèrent à l'hôtel de la rue de la Pépinière.

Une heure après, la jeune femme et son compagnon avaient repris leurs vêtements ordinaires, et madame de Saint-Alphonse se faisait annoncer.

Baccarat s'était retirée au premier étage de l'hôtel, et madame de Saint-Alphonse trouva le comte au salon.

— Chère madame, lui dit celui-ci en lui baisant galamment la main, cent mille francs pourraient-ils vous convenir ?

— Toujours, cher ami, répondit la jeune femme en riant. Auriez-vous l'intention de me les offrir ?

- Peut-être...

Madame de Saint-Alphonse enveloppa le jeune Russe de ce regard clair et sûr que certaines femmes possèdent, et qui leur permet de lire quelquefois au fond du cœur de l'homme.

— Voyons, dit-elle, ne plaisantons pas, mon cher comte.

— Je ne plaisante pas, chère amie.

— Si vous m'offrez cent mille francs, c'est qu'assurément vous avez un grand besoin de moi.

— En effet, dit le comte.

— Je connais les honoraires, voyons le service.

— Ma chère amie, vous vous souvenez de Baccarat, j'imagine.

— Sans doute, et je sais même, du moins tout Paris le prétend, que vous l'avez sequestrée et fait partir pour un de vos châteaux de Crimée ou des bords de la Néva.

— C'est une erreur.

— Comment ! Baccarat est à Paris.

— Mais certainement, répondit une voix claire et argentine. Une porte venait de s'ouvrir, et Baccarat se montrait sur le seuil.

— Ma chère, dit-elle, le comte t'a fait les ouvertures. Je vais, moi, te dire comment on peut gagner cent mille francs.

Et Baccarat fit asseoir madame de Saint-Alphonse et s'assit elle-même auprès d'elle.

— Tu peux gagner cent mille francs très facilement, continua-t-elle.

— Je suis toute prête.

— Et tu auras raison, car le comte Artoff que voilà est un singulier ami.

— Comment cela ?

— Tu sais qu'il est étroitement lié avec ton prince russe.

— Ils sont intimes.

— Or, figure-toi, poursuivit Baccarat, que le comte s'est mis en tête d'être jaloux pour le compte de son ami.

— Je ne comprends pas...

— Tu vas voir. Il a appris que le petit baron de R..., un jeune homme charmant à tous égards, du reste, était, en l'absence de ce pauvre prince, l'homme le plus heureux du monde.

Madame de Saint-Alphonse tressaillit et regarda Baccarat avec inquiétude.

— Et, poursuivit celle-ci, il s'est mis en tête d'ouvrir les yeux au prince. Mais moi, chère amie, j'ai pensé que tu pourrais acheter le silence du comte.

— Comment ?

— En te laissant mettre cent mille francs dans la main pour nous rendre un simple petit service.

Un fin sourire arqua les lèvres de la jeune femme.

— Je comprends, dit-elle, c'est à dire que c'est une épée de Damoclès que vous suspendez sur ma tête.

— Précisément.

— Et comment en éviter la chute ?

— Ah ! dit Baccarat, c'est fort simple et fort compliqué à la fois, et je vais te conter cela sans témoins.

Baccarat prit madame de Saint-Alphonse par la main et l'emmena dans un petit boudoir attenant au salon, dans lequel elle laissa le jeune Russe.

Le soir du même jour, M. de Manerve rentrait chez lui vers neuf heures pour s'habiller, lorsque son valet de chambre lui fit passer la carte de madame de Saint-Alphonse.

— Cette dame désire voir monsieur sur-le-champ, lui dit-il.

— Faites entrer, répondit le baron.

Madame de Saint-Alphonse entra d'un air mystérieux, se pelotonna gracieusement dans le *puff* que lui avança M. de Manerve, et lorsqu'elle lui eut donnée sa petite main à baiser :

— Mon cher baron, dit-elle, j'ai déjeuné, comme vous le savez, chez Artoff.

— Eh bien ?

— J'y ai vu Baccarat, et Baccarat m'a dit que vous n'aviez rien à lui refuser.

— Certainement non.

— Par conséquent, vous ne me refuserez rien à moi, j'imagine ?

— Rien de ce que vous me demanderez au nom de Baccarat.

— C'était ce que je voulais dire.
 — De quoi s'agit-il ? demanda le baron en s'asseyant et en croisant les jambes.
 — Voici : je voudrais que vous nous donniez un bal.
 — Un bal ! moi ?
 — Oui. Un bal de garçons, ou une soirée de lansquenet, si vous le préférez. Vous avez un délicieux appartement ; votre fête sera charmante.
 — Si vous y êtes, dit galamment M. de Manerve.
 — Ensuite, vous inviterez les dames que je vous désignerai.
 — Très bien. Et les hommes ?
 — Oh ! qui vous voudrez, pourvu que le seul que je désire rencontrer chez vous s'y trouve.
 — Comment le nommez-vous ?
 — Le marquis don Inigo de los Montes, un Brésilien.
 — Parbleu ! dit M. de Manerve, je m'en doutais, Baccarat est un mystère vivant.
 — Et elle compte sur votre silence ?
 Le baron s'inclina. Puis il s'assit devant son bureau et prit une plume.
 — Voyons, dit-il, quel est le jour que vous préférez ?
 — Demain.
 — C'est bien tôt pour mes invitations.
 — Bah ! vous trouverez toujours plus de monde qu'il ne vous en faudra.

Le baron écrivit :

« Mon cher marquis,

« Maintenant que votre vilaine affaire de ce matin s'est heureusement dénouée, permettez-moi de vous faire une confidence. J'ai fait un pari, hier soir, avec une dame qui m'aime un peu. Voici quel était ce pari. La dame en question, comme toutes celles qui entrent à l'Opéra par la porte du concierge, est superstitieuse ; elle a conservé de son éducation première l'habitude de se faire les cartes. Or, hier soir, elle lut dans ses cartes que vous seriez tué ce matin. Je soutins le contraire ; elle me dit : « Je vous parie cent louis que le marquis sera tué. »

« — Je les tiens, répondis-je ; seulement, si je gagne, vous donnerez un bal chez moi, plaisir que vous me refusez depuis le commencement de l'hiver, sous le prétexte que toutes vos amies sont jolies. »

« La belle sorcière a donc perdu son pari, et elle s'exécute de bonne grâce. On danse chez moi demain, et vous serez mille fois aimable de nous arriver de bonne heure. »

« BARON DE MANERVE. »

Cette lettre écrite, le baron la lut à madame de Saint-Alphonse.

— Vous êtes plein d'esprit, dit-elle. Adieu, à demain matin. J'ai besoin de vous voir avant votre bal.

Et madame de Saint-Alphonse s'en alla.

XCIX

Nous avons laissé le vicomte Andrea remonter en voiture avec ses témoins.

Du bois de Vincennes à la rue Culture-Sainte-Catherine le trajet était court et s'effectua en quelques minutes. Lorsque la voiture du comte entra dans la cour de l'hôtel, Jeanne était à sa fenêtre, l'œil attachée sur la porte cochère, l'oreille tendue vers les bruits de la rue, et le cœur palpitant chaque fois que le roulement d'une voiture se faisait entendre.

M. le vicomte Andrea ne s'était pas trompé. La pauvre femme avait passé la nuit en prière, suppliant Dieu de conserver la vie de l'homme qui allait se battre pour son mari.

— Au moment où la voiture entra dans la cour, Andrea montra sa tête à la portière. Jeanne le vit et poussa un cri de joie... Il était vivant !

Et puis elle se retira brusquement en arrière et retomba sans force et sans voix sur un siège. Elle venait de songer que si son cher Armand était témoin de sa joie et de son émotion, il devinerait peut-être le motif du duel. Mais les craintes de Jeanne ne furent point justifiées. Placé sur le devant de la calèche, et par conséquent tournant le dos à la façade de l'hôtel, M. de Kergaz n'avait point aperçu sa femme, il n'avait pas entendu son cri étouffé, occupé qu'il était à causer avec Fernand.

Celui-ci trouva son tilbury dans la cour, serra la main au comte et à Andrea et les quitta.

Alors, comme les deux frères gravissaient les marches du perron, Andrea dit tout-bas à Armand.

— Rendez-moi ma lettre, à présent.

— Tu le veux ? demanda le comte.

— Oui.

— Et je ne saurai pas...

— Si... plus tard... à Kerloven.

— Tu veux donc que nous allions à Kerloven ?

— Je vous le demande instamment.

— Soit. Quand veux-tu partir ?

— Ce soir, demain, au plus vite.

— Mystère ! murmura le comte, qui une heure après, entra chez sa femme, la trouvait calme et souriante et lui disait :

— Ma chère Jeanne, si je vous demandais un sacrifice, me le feriez-vous ?

— Ingrat ! dit-elle, il le demande !

— Je voudrais faire avec vous et notre cher Andrea un voyage.

— Partons, dit Jeanne.

— Nous irons en Bretagne, dans notre vieux manoir de Kerloven.

— Ah ! quelle joie ! s'écria la jeune femme, de passer un mois là-bas, au bord de la mer, seule avec vous, mon Armand bien-aimé. Quand voulez-vous partir ?

— Demain, si c'est possible.

— Certainement, je serai prête.

Et Jeanne, qui devinait qu'Andrea voulait l'éloigner du marquis... car elle avait appris déjà l'issue inoffensive du duel... ne fit aucune question à son mari et se hâta de préparer ce prochain départ.

Armand rejoignit Andrea.

— Jeanne consent à partir, dit-il.

— Ah ! fit Andrea, qui parut agoulagé d'un poids énorme.

Le comte fronça le sourcil. Un soupçon venait de lui traverser l'esprit ; mais Andrea avait sa parole, il ne le questionna point. Seulement, il murmura à part lui :

— Mon Dieu ! je voudrais être déjà à Kerloven.

C

A neuf heures du soir, le même jour, tandis que madame de Saint-Alphonse arrivait chez le baron de Manerve, une voiture de place entra dans la cour de l'hôtel Meurice.

Un homme à cheveux rouges en descendit, donnant le bras à une Anglaise maigre et pointue, comme on en rencontre en Suisse et aux Pyrénées.

— J'étais, dit-il, sir Arthur Collins et je voulais voir don Inigo que j'ai vu connu en Suisse...

Il est chez lui, lui répondit-on.

L'Anglais laissa sa compagne dans la cour de l'hôtel et monta chez don Inigo.

Sir Arthur fat introduit, par le nègre galonné, dans le fumoir du marquis ; puis, le nègre congédié, les deux complices se regardèrent en riant :

— Eh bien, dit sir Arthur, as-tu eu peur ce matin ?

— Oui, mon oncle, un moment.

— Tu as cru que j'allais te tuer ?

— Ecoutez donc, un homme plus bête que moi se serait dit

tout ce que je me suis raconté dans l'espace d'une minute.

— Et que te racontais-tu ?
— Que je savais bien des secrets connus de vous seul, que vous aviez peut-être trouvés une combinaison, et que, en ce cas, ce serait pour vous une assez belle affaire de m'envoyer *ad patres*.

— Le fait est, murmura sir Arthur avec un calme qui donna la chair de poule à Rocambolo, que j'y ai pensé un moment mais, que veux-tu ? j'ai un faible pour toi...

— Merci...
— Et la sensibilité m'a toujours perdu.
— C'est-à-dire, murmura Rocambolo, que vous n'avez pas trouvé le moyen de vous passer de moi.

— Non, non, dit sir Arthur, je te jure que c'est par pure sensibilité.

— Ma foi ! répliqua le faux marquis en riant, je vais vous faire un aven, moi.

— Ah ! voyons ?
— Et vous verrez que je suis plus franc.
— J'écoute, dit sir Arthur, se renversant sur sa chaise avec une nonchalance complaisante.

— Figurez-vous, mon cher oncle, que j'ai eu la même pensée que vous.

— Comment ! tu as voulu me tuer ?
— Dame ! vous savez que je tire le pistolet de façon à ne pas manquer un pierrot à cinquante pas... et puis j'avais sur le cœur l'histoire du coup de couteau. Vous comprenez ?

— Mais, malheureux, observa sir Arthur sans la moindre irritation, que serais-tu devenu, moi mort ?

— C'est ce que je me suis dit, et vous voyez que vous êtes encore de ce monde.

— Je le vois, nous sommes dignes l'un de l'autre, mon neveu.

— Oui, mon oncle, nous avons du cœur, de la sensibilité.

— Et surtout nous raisonnons juste. Vous avez compris que vous aviez encore besoin de moi, et moi j'ai senti que je ne pouvais me passer de vous.

Après ce touchant échange de bonnes paroles, ils se serrèrent la main avec effusion, puis le visage souriant de sir Arthur devint sérieux.

— A présent, dit-il, laissons ces plaisanteries et ces balivernes. Je viens te faire mes plus tendres adieux.

— Vous partez ?
— Demain matin.

— Où allez-vous ?
— En Bretagne, à Kerloven, dans ce vieux château seigneurial que j'ai l'intention de restaurer après mon mariage avec la comtesse Jeanne de Kergaz.

Sir Arthur prononça ces mots avec un superbe sang-froid.

— Et moi, que dois-je faire ?
— Rester à Paris trois jours encore.

— Et puis ?
— Et puis tu partiras pour Saint-Malo, où tu attendras mes instructions.

— C'est très bien ; mais que ferais-je pendant ces trois jours ?

— Tu t'exerceras tous les matins, trois heures durant, à bien apprendre le coup de mille francs.

— Je le sais.
— On ne sait jamais trop bien un coup d'épée qui vaut un million.

— C'est juste. Et après ?
— En même temps, tu t'occuperas de Baccarat.

— Hein ? Est-ce que vous avez trouvé une combinaison ?
— Une combinaison merveilleuse.

— Quelle est-elle ?
— D'abord, continua sir Arthur, j'ai des vues sur la petite Sarah.

— La juive ?
— Oui, elle me plaît fort, cette enfant ; je lui veux du bien et lui voudrais faire un sort

— Comment ferez-vous ?
— Tu l'enlèveras.

— Tiens, tiens... fit Rocambolo, dont l'œil brilla. Ce regard n'échappa point à sir Arthur.

— Mon bel ami, dit-il, si tu t'avisais de manquer de convenances à mon égard, tu n'aurais pas le million.

— Est-ce tout ?
— Non. En outre, je te tuerais...
— Je serai sage, dit Rocambolo ; mais, la petite enlevée, où la conduirai-je ?
— J'ai un petit plan assez sagement conçu, répondit sir Williams, et ce plan, le voici : j'ai renoué au Havre d'assez jolies relations avec un ancien ami de Londres, un pick-pocket émérite qui avait jadis servi sous mes ordres. Nous nous sommes rencontrés sur le port ; je l'ai reconnu, alors que lui ne me reconnaissait pas. Mais deux mots ont suffi pour me faire saluer respectueusement, comme un soldat salue son ancien capitaine. Le drôle a fait d'assez bonnes affaires ; il est à la tête d'un navire de commerce qu'il commande lui-même ; il est considéré dans son pays, un petit port d'Ecosse, et il a si bien mené sa barque, c'est le cas de le dire, qu'il passe pour le plus honnête homme du monde.

— Comme vous, dit Rocambolo avec impertinence.
— Comme moi, fit sir Williams sans paraître blessé de la comparaison. Or, reprit-il, John Bird est demeuré, au fond du cœur, dévoué à son ancien capitaine, et il fera pour moi tout ce que je voudrai.

— Mon oncle, interrompit Rocambolo, il me semble que vous me donnez des détails inutiles. Voyons le but ?
— J'ai longuement médité sur le sort que je ferais à Baccarat, poursuivit sir Williams, et je me suis arrêté, pour elle, à une assez belle combinaison.

— Ah ! ah !
— Je veux l'envoyer aux îles Marquises.
— Peste !
— Et l'exposer à cette jolie alternative de devenir la femme d'un anthropophage ou d'être mangée par lui. C'est une belle fille. Bien certainement, si le chef des sauvages ne lui met point sur la tête la moitié de sa couronne, il se la fera servir toute rôtie, un jour de fête, au renouvellement de la lune, par exemple.

— Mais, dit froidement Rocambolo, c'est une idée, cela.
— Je le crois bien.
— Seulement, comment la mettre à exécution ?
— A l'aide de mon ami John Bird. Il charge au Havre je ne sais plus quelle marchandise qu'il porte en Australie. Son équipage, recruté en bon lieu, lui est aussi dévoué qu'il me l'est lui-même. Il est à Paris depuis avant-hier matin, et je l'ai vu hier.

— Ah ! vous l'avez vu...
— Oui. Seulement, comme je sais qu'il ne faut jamais embarrasser la cervelle de trop de choses, je n'ai pas voulu t'en parler plus tôt.

— Et John Bird consent à emmener Baccarat ?
— Parbleu ! il la déposera sur quelque plage déserte, où les sauvages la trouveront. Je le crois même capable, car il entend merveilleusement le commerce, de la vendre un bon prix à quelque *Peau-Rouge*.

— Tout cela est fort bien, mon oncle ; mais comment confierons-nous Baccarat à John Bird ?
— Ceci te regarde. Cependant, je vais te donner la marche à suivre. Tu vas, d'ici à trois jours, enlever la petite juive.

— Bien. Après ?
— La petite juive en ton pouvoir, tu la confieras à la veuve Fipart.

— Tiens, ceci est une idée. Maman, observa Rocambolo, est la femme qu'il faut dans ces cas-là.

— La veuve Fipart gardera la petite, et une lettre anonyme

avertira Baccarat que l'enfant, enlevée par un nègre... ce nègre sera le tien...

— Venture ?

— Oui. Je reprends : que l'enfant, enlevée par un nègre, est en route pour le Havre. La lettre ajoutera que le nègre a pris passage à bord d'un navire anglais, le *Fowler*, qui va en Océanie. Tu comprends que, à tout hasard, Baccarat partira pour le Havre. Mais là, elle apprendra que le navire a levé l'ancre.

— Et puis ? fit Rocambole qui commençait à ne plus rien comprendre au plan de sir Williams.

— Au Havre, encore, elle saura que le *Fowler* doit toucher à Saint-Malo et s'y arrêter trois ou quatre jours. Alors, elle prendra des chevaux de poste et s'en ira par terre à Saint-Malo. Là, elle retrouvera le *Fowler* en rade. Elle se fera conduire à bord, et John Bird en fera son affaire.

— Tout cela est difficile à exécuter, murmura Rocambole.

— Si tu ne t'en tires point avec honneur, répliqua sir Williams avec cet accent calmo et impérieux à la fois qui disait si bien qu'il voulait être aveuglément servi, c'est que décidément tu n'es pas digne du million que je te destine.

Ces mots furent un coup d'épée.

— C'est bien, dit Rocambole, vous serez content ; partez tranquille, je me charge de tout ; mais une dernière objection, s'il vous plaît ?

— Parle.

— Pourquoi amener Baccarat jusqu'à Saint-Malo ?

— Ah ! ceci est le côté poétique de ma combinaison. Baccarat emmenée en Océanie par un coquin vulgaire, c'est une vengeance comme on en voit tous les jours, et qu'elle n'apprécierait point convenablement, tandis que je veux qu'elle sache que l'envoie rôtir.

— John Bird pourrait le lui dire.

— Non, je le lui dirai moi-même.

— Où cela ?

— A bord du *Fowler*, où je la conduirai.

— Vous ?

— Parbleu ! Kerloven est à une lieue de Saint-Malo. Tu sais bien que, désormais, Baccarat a en moi une confiance absolue, sans bornes.

— Mais enfin, que feras-tu de la petite juive ?

— Tu prieras la veuve Fipart d'en avoir le plus grand soin...

— Et elle restera à Paris ?

— Oui, jusqu'à mon retour.

— Et, dans trois jours, je vous rejoindrai ?

— C'est-à-dire que tu t'embrasseras avec John Bird et Venture, et que tu viendras à Saint-Malo. Là, je te ménagerai un nouveau tête-à-tête avec madame de Kergaz, tête-à-tête qui sera interrompu par Armand.

— Ah ! je devine...

— Tu comprends bien qu'alors ceci ne me regardera plus. Armand se chargera de te châtier, et tu te souviendras qu'un coup d'épée bien appliqué peut rapporter un million en temps et lieu.

— Superbe ! mon oncle, superbe ! murmura Rocambole avec admiration.

— Demain matin, acheva sir Williams, tu monteras à cheval, tu t'en iras jusqu'à Vincennes, et tu verras, à l'entrée de l'avenue du château, une guinguette qui porte pour enseigne : *Au rendez-vous des chasseurs à pied*. Tu y iras et trouveras John Bird ; tu le reconnaitras à sa mine britannique, il est rouge carotte, et a un abdomen respectable ; tu lui demanderas, pour plus de sûreté, s'il connaît le capitaine Williams ; et quand vous serez bien certains l'un et l'autre de votre mutuelle identité, vous vous entendrez sur ce que vous avez à faire. Il a mes instructions détaillées.

Sir Arthur Collins se leva à ces mots, boutonna son habit

bleu, remit son chapeau sur sa chevelure d'un blond fade, et il allait sortir, après avoir tendu la main à Rocambole, lorsque le prétendu nègre parut, portant un plateau d'argent sur lequel se trouvait une lettre.

C'était l'invitation du baron de Manerve au marquis don Inigo.

Le marquis rompit le cachet, lut et tendit la messive à son visiteur.

— Bah ! dit sir Williams, je ne vois pas d'inconvénient à ce que tu t'amuses. D'ailleurs, il fait toujours bon aller dans le monde, on n'est pas ainsi confondu avec de vils malfaiteurs. Et, sur cette plaisanterie, sir Williams s'en alla.

Or, tandis que l'invitation du baron de Manerve parvenait à don Inigo, la brune madame de Saint-Alphonse retournait à l'hôtel de la rue de la Péginière.

Baccarat et le comte l'attendaient.

— Et bien, demanda la première, le baron donnera-t-il son bal ?

— Sans doute.

— Quand ?

— Demain.

— Ce cher baron, murmura Baccarat, tient décidément à m'être agréable.

— Et moi, dit madame de Saint-Alphonse, je viens chercher mes instructions.

Baccarat tressaillit et parut légèrement embarrassée.

— Ceci, dit-elle, est assez difficile à expliquer, ma chère.

— Bah ! fit la Saint-Alphonse, je comprends à demi-mot.

— Je vais te dire ce que c'est que ce don Inigo.

— Très bien.

— On du moins ce que je le soupçonne d'être. Quand tu sauras cela, tu devineras.

— Voyons, j'écoute.

— Don Inigo est un marquis pour rire.

— Comme il y en a tant, dit la jeune femme en montrant ses dents blanches.

— Il est très brun, très noir, et tout en lui annonce l'origine transatlantique.

— Je ne l'ai jamais vu.

— Mais, poursuivit Baccarat, il pourrait bien se faire qu'au lieu d'être brun, il fût blond. Cela s'est vu. Ensuite, si je ne me trompe, ce marquis don Inigo s'est appelé d'un autre nom.

— Ceci est plus difficile à constater.

— Je le sais.

— Mais cependant... avec du temps...

— Si lui et l'homme que je soupçonne ne font qu'un, reprit Baccarat, il doit avoir un signe particulier.

— Où cela ?

— A la poitrine, au côté droit.

— Quel est ce signe ?

— La cicatrice d'un coup de poignard.

— Oh ! oh !

— La blessure doit être à peine fermée.

— A quand remonte-t-elle ?

— A trois mois.

— C'est bien ; je saurai cela.

Et madame de Saint-Alphonse regarda Baccarat.

— A ça... mais, dit-elle, tu as donc un grand intérêt à découvrir l'identité de cet homme ?

— Très grand.

— L'aimerais-tu ?

— Oh ! fit Baccarat avec un geste de dégoût.

— Ma chère amie, dit le comte Artoff, pour couper court à cette conversation, car madame de Saint-Alphonse avait parfaitement compris la mission qu'on lui donnait, je vais vous éclairer d'un mot : le marquis don Inigo, s'il est l'homme que

nous croyons, est un misérable qui nous a volés et qui cherche à nous assassiner.

Madame de Saint-Alphonse frissonna.

— Mais, ajouta le comte, n'ayez aucune crainte; si c'est lui, nous le réduisons promptement à l'impuissance.

— Et si ce n'est pas lui ?

— Et bien, personne au monde ne saura que nous avons soupçonné le marquis don Inigo de los Montes.

— Mais, dans le premier cas, je l'aurai trahi.

— Vous aurez démasqué un misérable.

— Et s'il me tue ?

— Non, ne craignez rien, nous vous protégerons. Et puis, remarquez, acheva le comte, que vous ne faites, après tout, que commettre une simple indiscrétion, laquelle vous est payée cent mille francs.

— C'est juste, murmura madame de Saint-Alphonse, dont ce mot de cent mille francs dissipa les dernières hésitations. Adieu. Après-demain, vous serez fixés, ou j'y perdrai mon nom.

Et madame de Saint-Alphonse s'en alla.

— Je crois, murmura Baccarat plein de foi en l'avenir, que nous finirons par tenir sir Williams.

CI

Vingt-quatre heures après le bal donné par M. le baron de Manerve, bal dont les épisodes insignifiants, à l'exception d'un seul, que devinèrent nos lecteurs, n'ont rien à faire dans ce récit, madame Charmet, la dame de charité de la rue de Bucl, reçut la lettre suivante, qui lui avait été adressée chez le comte Artoff et que le jeune Russe lui envoya sur-le-champ.

« Ma chère Baccarat,

« Ton amie, madame de Saint-Alphonse, s'empresse de prendre la plume et de t'écrire de sa blanche main, relativement à ton protégé, le marquis don Inigo de los Montes.

« Malgré ses airs farouches, ce Brésilien est doux comme un mouton.

« Or, figure-toi, ma chère, que ce bon Manerve avait si bien abréuvé le marquis de Champagne moussoux et de sillery de haut cru, que, devenu sentimental à l'excès, le jeune fils des tropiques s'est laissé tomber à mes pieds au fond d'un salon de jeu désert, très amoureux et gris comme un mousquetaire.

« Si bien que, à l'heure qu'il est, il dort encore sur un canapé depuis hier. Si ce garçon-là n'a point de tuteur, il serait urgent de lui en trouver un.

« Ton amie,

« DE SAINT-ALPHONSE.

« P.-S. A propos, j'ai pris, de mes propres yeux, les renseignements que tu désirais. Le marquis porte au côté droit, sur la poitrine, une fort belle cicatrice triangulaire, dont les lèvres encore rouge sont à peine fermées. Ensuite, comme il dort à laisser couler le monde sans faire un mouvement, j'ai trempé mon mouchoir dans une goutte d'essence et je me suis aperçue que, sa noire chevelure était d'un fort joli blond. C'est un marquis mauvais teint.

« J'attends de nouvelles instructions. Que dois-je faire ?

« A toi toujours ! »

Quand cette lettre arriva à madame Charmet, la jeune femme était seule.

Elle la lut avec attention, et murmura :

— Maintenant, mon dernier doute s'évanouit, le marquis don Inigo de los Montes et le vicomte de Cambolh ne font qu'un.

Baccarat sonna. La vieille gouvernante parut.

— Marguerite, lui dit-elle, demandez ma voiture. Je sors, et ne rentrerai pas aujourd'hui. Je vous confie la petite, vous en prendrez soin.

— Madame peut être tranquille, répondit la servante.

Baccarat courut chez le comte Artoff.

Le jeune Russe s'attendait à cette visite, depuis qu'il avait reçu la lettre de madame de Saint-Alphonse.

— Tenez mon ami dit Baccarat en lui tendant cette lettre. Le comte l'a lut.

— Cet homme, dit-il, est bien le vicomte de Cambolh. On n'en peut douter. Maintenant, que faire ?

— C'est ce que nous allons décider.

Et Baccarat demeura rêveuse un moment.

— Mon ami, dit-elle tout à coup, vous savez que M. de Kergaz, sa femme et ce misérable sir Williams sont partis hier matin ?

— Vous me l'avez dit.

— Pourquoi ce brusque départ ? je l'ignore. Mais, à coup sûr, c'est une machination nouvelle de sir Williams. Je crois donc qu'il faut nous hâter.

— Vous avez raison, dit le comte.

— Il faut donc que cet homme, ce prétendu marquis, soit en notre pouvoir aujourd'hui même, ce soir... que, sous une menace de mort, il confesse l'infamie de sir Williams, et alors nous lui pardonnerons, à lui, nous lui ferons grâce de la vie.

— Ceci est logique, observa le comte, mais difficile à exécuter.

— Pourquoi ?

— Parce que, d'abord, cet homme doit être perpétuellement en défiance.

— Ni lui ni sir Williams ne se défient de moi.

— Ensuite, parce qu'il est toujours dangereux, en plein Paris, au premier étage d'une maison à locataire, de faire violence à un homme. Le commissaire de police peut trouver cela fort mauvais.

— Ceci est juste.

— Enfin, acheva le comte, qui vous dit que, même sous une menace de mort, cet homme parlera ?

— Il le faudra bien, ou nous le tuerons.

Baccarat parut réfléchir encore.

— Ecoutez, dit-elle ; de Saint-Alphonse possède une jolie petite villa à deux lieues de Paris, au bord de la Marne, à Charenton-le-Pont. Elle est isolée de toute habitation, et, à onze heures du soir, on pourrait s'y croire dans un désert. C'est là qu'il faudrait agir.

— J'aime mieux cela que la rue Saint-Lazare.

Baccarat prit une plume et écrivit à madame de Saint-Alphonse :

« Chère amie,

« Viens sur-le-champ chez le comte. Tu auras tes instructions détaillées.

« Brûle tout de suite, et crois-moi

« Ton affoutucuso,

« BACCARAT. »

— Une heure après, madame de Saint-Alphonse arriva.

— Ma chère, lui dit Baccarat, qu'as-tu fait de ton Brésilien faux teint ?

— Il est sorti de chez moi après déjeuner.

— Dois-tu le revoir aujourd'hui ?

— Oui, ce soir.

— A quelle heure ?

— Entre dix et onze.

— Très bien. Tu as toujours ta maison de Saint-Maurice ?

— Toujours.

— Tu ferais bien d'aller y coucher.

— La drôle d'idée !... murmura madame de Saint-Alphonse.

— Je te servirai de femme de chambre, poursuivit Baccarat.

— Toi ?

— Bah ! pour une nuit ; tu verras que je m'en tirerai d'une façon passable.

— Mais... le Brésilien.

— Eh bien, tu lui écriras... il viendra t'y rejoindre.

— Soit, dit madame de Saint-Alphonse.

— Moi, ajouta le comte, muet jusque-là, je vous servirai de cocher.

— Comme vous voudrez, répondit le pécheur. Je vais écrire au Brésilien. Mais, que lui écrire ?

— Attends, je vais dicter.

Madame de Saint Alphonse se plaça devant la table où, naguère, Baccarat lui avait écrit.

Celle-ci dicta :

« Cher marquis,

« Une pauvre femme comme moi subit souvent plusieurs tyrannies.

« La première qui m'afflige se nomme le prince K...

« Le prince est jaloux, surtout à distance, il se jalonne autour de moi une douzaine d'espions qui, déjà, ont trouvé trop longue l'unique visite que vous m'avez faite. Au nombre de ses estimables amis se trouve le comte Artoff, un jeune drôle que je n'avais pas vu depuis trois mois, et qui m'écrit pour me demander ce soir une tasse de thé.

« Vous comprenez que je m'empresse de fuir ma maison de ville, et de me retirer incognito dans ma maison des champs.

« Je pars ce soir à huit heures avec ma femme de chambre qui m'apportera à souper du cabaret voisin.

« Si une promenade au bord de l'eau vous séduit, venez à Saint-Maurice vers l'heure où vous deviez vous présenter chez moi, rue Saint-Lazare. »

— Maintenant, dit Baccarat, signe aveuglément, et laisse cette lettre chez ton concierge. Quand don Inigo viendra, on la lui remettra.

Ma chère, observa le comte qui avait écouté la lecture que madame de Saint-Alphonse fit tout haut de cette lettre après l'avoir écrite, ne craignez-vous point que don Inigo, arrivant chez madame à dix ou onze heures du soir, renonce à aller à Saint-Maurice ?

— Non, Baccarat.

— Cependant, l'heure avance...

— Mon cher, ajouta Baccarat, la lettre est assez froide pour ne point devenir un piège. Don Inigo n'y verra qu'un rendez-vous, et il ira.

L'argument paraissait juste ; le comte s'inclina.

OI

Rejoignons maintenant le marquis don Inigo de los Montes.

Nous avons vu, pour la dernière fois, le complice de sir Williams en tête à tête avec ce dernier, l'avant-veille, à l'hôtel Maurice. Sir Williams, on s'en souvient, faisait ses adieux à Rocambole, lui donnait ses instructions sommaires et lui recommandait de monter à cheval le lendemain matin, et d'aller à Vincennes, où il trouverait John Bird dans un cabinet de l'avenue du château.

Le marquis don Inigo de los Montes fut fidèle aux ordres de son honorable maître : il monta à cheval de bonne heure et se rendit à Vincennes. Il trouva sans peine le cabaret indiqué, jeta la bride à son nègre qui le suivait monté sur un gros courtard, et entra dans l'unique salle, où trônait majestueusement une ancienne vivandière rendue à la vie civile depuis longtemps, et qu'un goût prononcé pour son ancienne carrière avait porté à s'établir près du fort de Vincennes. Deux soldats buvaient dans un coin ; mais l'œil interrogateur du marquis eut beau chercher, il ne vit pas l'ombre de l'Anglais signalé.

— Oh ! oh ! pensa-t-il, est-ce que le drôle se serait moqué de sir Williams ?

Le marquis prétextait la chaleur, la soif, le besoin de repos, s'installa sans façon à une table, et demanda qu'on lui servît de la bière.

La cabaretière, peu habituée à d'aussi élégantes pratiques, se confondit en salutations et s'empressa de servir le beau gentleman.

Rocambole vida plusieurs chopes de bière, attendit une heure et ne vit venir personne. Cependant il attendait encore...

Enfin un homme se montra sur le seuil du cabaret. Cet homme répondait au signalement que sir Williams avait donné du capitaine John Bird. Il était assez gros, petit de taille, les épaules carrées, les pieds et les mains énormes. Il eût assommé un taureau d'un coup de poing, il eût du bent de son pied lancé un navire à la mer. Une vareuse de matelot et un chapeau goudronné annonçaient sa profession. Il jeta un regard oblique sur le nègre qui tenait à la porte les deux chevaux en mains, puis sur le marquis, tranquillement occupé à fumer, en vidant son dernier verre de bière.

L'Anglais entra, il demanda avec un accent britannique très prononcé si on pouvait lui servir du gin.

— J'ai de la bière excellente, répondit la cabaretière.

— Excellente, en effet, dit le marquis en manière de commentaire.

Ces mots firent l'irrésolution de l'Anglais.

— Pugh ! fit-il, c'est fade, la bière. Mais un bon Anglais comme moi, un homme qui s'appelle John Bird, ne peut mourir de soif.

Ce nom de John Bird, adroitement prononcé, acheva de convaincre Rocambole.

— Tiens, dit-il en regardant le nouveau venu, ce que vous dites-là, je l'ai entendu dire à un de mes bons amis, le capitaine Williams.

— Je le connais, dit John Bird.

Et il poussa sa chope de bière sur la table du marquis.

— Parlez-vous anglais ? demanda-t-il.

— Yes ! répondit le marquis.

Le cabaret était vide. La cabaretière elle-même était allée s'asseoir sur le pas de la porte, au soleil, et elle était assez lointaine des deux buveurs pour ne point entendre leur conversation. D'ailleurs, ils s'exprimaient en anglais, langue que, bien certainement, l'ancienne vivandière ne comprenait pas.

— Je vous demande pardon, monsieur, dit John Bird, si je vous ai fait attendre.

— En effet... dit Rocambole.

— Mais j'ai été arrêté à l'entrée du bois par un homme que je n'avais pas vu depuis deux ans... Vous m'en voyez encore tout ému.

— Quel est-il ?

— Un homme à qui je dois plus que la vie.

— Ah !

— Figurez-vous, poursuivit John Bird, que c'est toute une histoire, cela... Oh ! mais une histoire comme il y en a dans les livres.

Rocambole paraissait médiocrement curieux de savoir quel était cet homme ; mais John Bird continua avec ce flegme que les Anglais apportent dans toute chose :

— Il y a deux hommes à qui je suis dévoué corps et âme : celui dont je vous parle et le capitaine Williams.

Ces mots frappèrent l'attention de Rocambole.

— Oh ! oh ! se dit-il, voici qui commence à m'intéresser. Voyons quel est cet autre qui s'est acquis le dévouement de ce drôle...

— Il faut vous dire, mon jeune ami, reprit familièrement John Bird en vidant son verre, que je suis peu sentimental de ma nature, et que je me soucie de la vie humaine comme d'une vieille pipe. J'ai été corsaire, négrier ; j'ai servi sous sir Williams à Londres, et je ne crois pas avoir pleuré trois fois en ma vie...

— Eh bien ? fit Rocambole, qui trouvait le préambule un peu long.

— Eh bien, foi de John Bird, voyez-vous, je crois que j'ai pleuré de joie en voyant le comte.

— Tiens, si est comte !

— Et un vrai comte, allez ! Quand il m'a tendu la main, j'ai cru que j'allais étouffer.

— Ah ca ! dit Rocambole, est-ce que vous allez me raconter comment il vous a sauvé la vie, ce comte ?

— En deux mots, oui.

— Voyons, soupira le marquis. Et il se dit à part lui :

— Au fait ! il y a toujours quelque chose de bon à prendre dans le récit le plus oiseux.

— Figurez-vous, continua John Bird, que j'étais à Amsterdam l'année dernière, et charge pour les Grandes-Indes. Je naviguais de conserve, depuis six mois, avec une jolie Portugaise qui avait les cheveux noirs et les yeux bleus... J'aimais la petite comme le mouette aime la mer. J'aurais étranglé le pâtissier lui-même, eussé-je dû le prendre par ses cornes, s'il s'était permis de la regarder. Eh bien, il faut vous dire que j'ai failli la perdre, cette petite... elle était flambée, si M. le comte n'était venu à mon secours.

— Ah ! que lui arriva-t-il donc ?

— Voilà. En débarquant à Amsterdam, je la logeai comme une vraie princesse, je lui avais loué un joli appartement dans la plus belle maison du port. Or, une nuit, comme je dormais à bord du *Fouler*, qui était à l'ancre, arrimé au quai, mon second me réveille et me dit : " Il y a un bel incendie à terre !... " Je me lève, je monte sur le pont, je regarde... Mille sabords ! c'était la maison de Piguita qui brûlait... Je me jetai dans le canot, je sautai sur le quai, je courus... une ceinture de flammes environnait la maison... Tout en haut, à une fenêtre, il y avait une femme échevelée qui appelait au secours... c'était Piguita. Presque au même instant un beau jeune homme fendit la foule, s'élança, s'aventura sur une échelle que les flammes gagnaient, pénétra dans la maison, parcourut des planchers croulants, brava vingt fois la mort en quelques secondes et sauva Piguita, qu'il emporta évanouie dans ses bras.

— Eh bien, acheva John Bird, cet homme qui m'a rendu la seule femme que j'aie aimée, je lui donnais mon sang jusqu'à la dernière goutte s'il me la demandait ; et j'ai pleuré de joie comme un enfant quand il m'a donné la main. Tenez, acheva l'Anglais, si le capitaine Williams me demandait mon navire et tout ce que je possède, je serais capable de le lui donner ; mais si M. le comte me demandait de tuer le capitaine Williams, je le ferais.

— Oh ! oh ! murmura Rocambolo, et comment le nommez-vous, ce comte ?

— C'est un Russe.

Rocambolo tressaillit.

— Mais... son nom ? insista-t-il.

— Le comte Artoff, répondit John Bird.

Rocambolo frissonna à ce nom, et il crut un moment que tout l'échafaudage de vengeance de sir Williams allait s'écrouler comme un château de carte.

CIII

John Bird avait mis le nez dans son verre après avoir prononcé le nom du comte Artoff. Il ne remarqua donc pas le trouble de Rocambolo, qui pâlit, et il continua avec volubilité :

— Mais ce n'est point de cela qu'il s'agit, et je viens vous voir pour un tout autre motif, à ce que m'a dit hier le capitaine Williams.

— C'est juste, dit le faux marquis, retrouvant tout son sang-froid.

— Je viens donc me mettre à vos ordres.

— Très bien.

— Il paraît qu'il est question d'enlever une petite fille d'abord ?

— Oui.

— Farceur de capitaine ! murmura John Bird en clignant de l'œil.

— Et puis de conduire une belle dame chez les sauvages ?

— Précisément.

Tout en répondant à John Bird, Rocambolo se faisait le raisonnement suivant :

— Il est évident que John Bird tient à passer pour un très honnête homme aux yeux du comte Artoff. Je n'ai donc pas à craindre qu'il évente la mèche, mais, d'un autre côté, si John Bird voit Baccarat avec le comte, tout est perdu. Décidément mon oncle joue de malheur, il trouve partout une pierre d'achoppement imperceptible qui fait verser le char de ses combinaisons. Pas de chance !

— A quoi songez-vous donc, monsieur ? demanda John Bird, qui s'aperçut que Rocambolo était devenu tout rêveur.

— Je réfléchis au moyen le plus sûr d'enlever cette petite, répondit-il. Et il continuait à se dire à part lui. La petite enlevée, il est évident que Baccarat, si elle court après le *Fouler*, se fera accompagner par le comte et, le comte et John Bird en présence, nous sommes flambés... Il faut aviser sur-le-champ.

Puis il reprit tout haut :

— Cet enlèvement est fort difficile, mon cher monsieur John Bird.

— Bah ! fit l'Anglais, un marin comme moi, doublé de pick-pocket, enlèverait le diable lui-même. Fiez-vous en à moi. Seulement.

— Seulement ?... interrogea Rocambolo.

— Il faut que j'aie une connaissance exacte des lieux et des habitudes de la maison où nous allons opérer.

— Eh bien, répondit Rocambolo, trois fois ce soir, à huit heures, rue de Seine, à l'angle de la rue Mazarin, nous prendrons nos renseignements et arrêterons un plan.

Et Rocambolo se leva, jeta cent sous sur la table, et tendit la main à John Bird.

— Adieu ! lui dit-il, à ce soir !

Depuis que l'Anglais avait avoué son dévouement au comte Artoff, Rocambolo était sur les épines, John Bird disait avoir rencontré le comte. C'était sans doute à l'entrée du bois de Vincennes. Or, le hasard, qui a souvent de perfides combinaisons, pouvait, si John Bird et lui sortaient ensemble du cabaret les mettre face à face avec le comte, et c'était une pareille rencontre que le marquis don Inigo de los Montes voulait éviter à tout prix.

— A ce soir ! répéta-t-il.

Et il sauta lestement en selle et se hâta de sortir du bois au grand trot, laissant maître John Bird s'en aller tranquillement du pas d'un honnête homme à qui tout est riant dans la vie.

Pendant vingt minutes, M. le marquis don Inigo de los Montes se prit à creuser sous toutes ses faces cette idée terrible, que si John Bird venait à apprendre que la petite fille qu'il voulait enlever, que la femme qu'il avait mission de mener aux anthropophages étaient les protégés du comte, non seulement il le trahirait peut-être... Seulement, comme on se familiarise très vite avec le danger, les vingt minutes écoulées et son cheval entrant dans la cour de l'hôtel Menrice, le marquis se trouva rassuré à moitié.

— Bah ! se dit-il, enlevons toujours l'enfant. Si la reconnaissance doit avoir lieu, ce ne peut être qu'à bord du *Fouler* et le plus simple est d'aviser à ce que le comte Artoff ne puisse suivre Baccarat.

Cette dernière réflexion en fit surgir tout à coup une autre dans le cerveau de Rocambolo.

— Parbleu ! se dit-il, à la rigueur, je le tuerai en duel, le comte ! Le coup de mille francs n'a point été inventé pour rien.

Rentré chez lui, M. le marquis don Inigo de los Montes s'enferma avec son nègre et lui dit :

— Maître Venturo, je vous donne congé pour la journée. Vous allez prendre le chemin de la rue de Flaudro, à la Villette, et vous irez trouver la veuve Pipari, que vous connaissez du reste.

Venturo s'inclina.

— Vous lui annoncerez une petite pensionnaire que nous lui confierons au premier jour, et vous l'engagerez à se présenter rue de Buci, chez une dame charitable et pieuse, madame Charmet, pour lui demander des secours. Bien entendu qu'elle ne dira point son vrai nom, et indiquera un autre domicile que le sien.

— Parblen ! murmura Venture.

— Par la même occasion, poursuivit le faux marquis, elle prendra quelques renseignements sur la topographie intérieure de la maison, les habitudes de madame Charmet et de ses domestiques, et, enfin, elle tâchera de savoir où couche d'ordinaire une jeune fille juive appelée Sarah, et qui plait fort au chef.

— Très bien, répliqua Venture. Ce soir, à sept heures, monsieur aura tous les renseignements qu'il désire.

Et Venture s'en alla.

Le soir, à l'heure indiquée, il revint.

— Eh bien, demanda Rocambole qui se disposait à sortir, quoi de nouveau ?

Venture s'assit avec la familiarité d'un valet complice de son maître.

— Madame Fipart, dit-il, s'est présentée aujourd'hui rue de Buci.

— Ah !

— Madame Charmet était absente.

— Par qui a-t-elle été reçue ?

— Par une vieille servante appelée Marguerite, et que sa maîtresse charge de distribuer des aumônes en son absence. Maman Fipart a conté une histoire attendrissante, et elle a eu dix francs... et le plan exact de la maison. La maison est précédée par une cour dont les murs sont peu élevés. On entre dans un grand vestibule. À droite sont les cuisines et l'office; à gauche un salon, et, au fond, une chambre où couche madame Charmet. La petite couche auprès d'elle. Maman Fipart l'a jugé ainsi, du moins, en voyant deux lits dans la même pièce.

— Comment a-t-elle pénétré dans la chambre à coucher ?

— Tout naturellement, en suivant, en suivant la vieille servante, qui est allée prendre les dix francs dans la chambre de sa maîtresse.

— Est-ce tout ?

— Non... Les détails sont complets.

— Voyons ?

— Madame Charmet est souvent absente le soir. Elle rentre de dix à onze heures, quelquefois même à minuit.

— Ceci est parfait.

— Elle n'a auprès d'elle que la petite juive, la servante nommée Marguerite et un vieux valet de chambre.

— Cependant elle a une voiture ?

— Oui, une voiture au mois. Le cocher rentre chez lui chaque soir, le vieux domestique couche dans les corridors. Marguerite a sa chambre au rez-de-chaussée, à gauche de la cuisine, et cette chambre est reliée à celle de sa maîtresse par un couloir.

— Allons ! murmura Rocambole, maman a toujours bon pied et bon œil, la pauvre vieille ! J'avais peur qu'elle ne balaie...

Venture tira de sa poche un petit paquet enveloppé soigneusement dans du papier.

— Qu'est-ce que cela ? demanda M. le marquis don Inigo.

— Ça, dit le faux nègre, c'est une surprise que vous a ménagée maman Fipart.

Et il défit le paquet,

— Voilà, lui dit-il, les empreintes des serrures. De cette façon, on ne brisera rien.

— Ah ! s'écria Rocambole, ceci est parfait. Maman a toujours une *serbonne* d'élite.

M. le marquis s'oubliait à parler l'argot, cette langue des voleurs, qui désigne le cerveau, c'est-à-dire la partie intelligente de la tête humaine, par le mot pittoresque de "*serbonne*".

Puis il dit à venture :

— Tu vas aller au foubourg Saint-Antoine, au coin de la rue de Lappe, tu sais ?

— Parblen ! chez le serrurier...

— Précisément.

— Du diable s'il me reconnaît dans une peau noire.

— Tu lui diras le mot d'ordre et il te fera deux clefs sur ses empreintes.

— Ah ! dit Venture, j'oubliais de vous dire que la première est celle de la porte cochère, et la seconde, celle de la maison. C'est tout ce que nous avons... Mais une fois dans le vestibule...

— On enfoncera les autres portes, dit froidement Rocambole. Maintenant, ajouta-t-il, tu verras maman Fipart ce soir. Il faut qu'elle aille rôder demain à l'entour de la maison et qu'elle tâche de savoir à quelle heure, dans la soirée, sortira madame Charmet.

— C'est bien, répondit Venture en s'en allant.

M. le marquis don Inigo de los Montes sortit à pied de l'hôtel Meurice, arrêta le premier coupé de remise qui passa et se fit conduire à la rue de Seine. Là, pour plus de précautions, il paya son cocher et le renvoya.

John Bird, cette fois, fut exact au rendez-vous. Il arriva même un peu avant huit heures, et le marquis le trouva se promenant de long en large dans la rue Mazarine. Mais Rocambole, dans le court trajet qu'il venait de faire, s'était adressé un long discours plein de sens, et ce discours avait singulièrement modifié ses plans de conduite.

— Il est évident, s'était-il dit, que, lorsque mon honorable patron sir Williams m'a ordonné d'enlever Sarah en compagnie de John Bird, il ignorait l'exquise sensibilité de celui-ci à l'endroit du comte Artoff. Or, si John Bird nous aide à faire le coup, il saura non seulement où le coup aura été fait, mais encore il aura parfaitement vu la petite, si bien qu'il en saura assez long pour nous torde le cou, si le comte éclairé sur la vérité, vient à le lui ordonner. Or, son beau Rocambole se parlant toujours à lui-même, j'ai une idée, moi... une idée qui me vaudra les éloges de sir Williams, et cependant il ne se montre pas prodigue d'approbation. Je vais enlever la petite avec Venture, sans le secours de John Bird, d'abord. Nous avons l'empreinte des serrures, nous choisirons une heure où Baccarat sera sorti. On tordera, s'il le faut, le cou, au deux vieillards gens. Tout cela est simple comme bonjour, et c'est gâter le métier qu'employer trois hommes pour une pareille misère. Maintenant, se dit encore Rocambole, il est évident que si nous nous passons de John Bird pour enlever la petite fille, nous ne pourrons pas nous passer de lui pour emmener Baccarat chez les sauvages ; et il faut supprimer le comte Artoff à tout prix.

Et Rocambole rêva aux moyens de se débarrasser promptement du jeune Russe, ou du moins de le séparer momentanément de Baccarat.

C'était moins facile qu'il ne l'avait pensé à première vue, et, en y réfléchissant, le disciple de sir Williams s'aperçut qu'il fallait renoncer au projet qu'il avait conçu de le tuer en duel. Un duel avec le comte, n'était-ce point attirer sur lui l'attention de tout le Paris élégant, à trois jours de distance de son affaire avec Andrea ? Il renonça sur-le-champ à cette combinaison.

— Ah ! pensa-il, si cette malheureuse affaire Van-Hop n'était point avorté, nous aurions sous la main cet excellent major Carden... Bsh ! peut-être concentrerait-il, en y mettant le prix !...

Rocambole s'arrêta à cette idée quelques minutes, et il ne s'était point décidé encore lorsque son coupé s'arrêta à l'entrée de la rue Mazarine.

Il se trouva face à face avec John Bird, qui l'avait devancé au rendez-vous.

Sans préambule aucun, le jeune homme prit l'Anglais sous le bras et le ramena sur le quai.

La nuit était noire, le quai désert. Un regard rapide jeté autour de lui eût vaincu Rocambole de leur isolement.

— Eh bien, demanda John Bird, sommes-nous prêts ?

— Pas encore.

— Avez-vous des renseignements ?

— Oui. Mais il faut attendre...

— Pourquoi ?

— Parce que nous ferons peut-être le coup sans esclandre.

— Comment cela ?

— L'enfant sort souvent seule.

— Ah !

— Et j'ai aposté mon nègre en bon lieu. S'il ne réussit pas, nous aborderons la maison.

— Ça me va ! murmura John Bird, qui ne soupçonna pas un seul moment la pensée défiante de son interlocuteur.

— Dans tous les cas, reprit l'ancien président des Valets-de-Cœur, trouvez-vous demain à onze heures du soir sur le boulevard, à l'angle de la rue du Helder. Si mon nègre n'a pas fait le coup tout seul, vous nous aiderez.

John Bird serra la main de Rocambole.

— A demain, dit-il ; je suis tout content d'avoir à travailler pour le capitaine...

Et John Bird s'en alla.

M. le marquis don Inigo, demeuré seul se réfugia un moment sous les arcades du palais Mazarin, car il commençait à pleuvoir un peu, et il attendit patiemment qu'une voiture vide vint passer. Tout en attendant, il reprit sa méditation à l'endroit du comte Artoff, dont la suppression lui paraissait désormais nécessaire.

— Le major Carden, se dit-il, ne voudrait pas tuer le comte à moins d'une vingtaine de mille francs d'avance et de tout autant après. C'est cher. Et puis encore, qui sait s'il accepterait ? Ma foi ! d'ailleurs, le budget dont je dispose est trop mince pour que je prenne sur moi de le grever de quarante mille francs. Sir Williams serait capable de les rogner sur ma part... Tandis que Venture... Bah ! Venture lui plantera un couteau dans la poitrine, au coin d'une rue, et sera content de mille écus. Ceci est le parti le plus sage.

Après s'être définitivement arrêtés à cette combinaison, le bandit appela un cocher qui passait à vide, monta en voiture, rentra à l'hôtel, où il remit un peu d'ordre dans sa toilette, et se fit conduire ensuite chez le baron de Manerve, qui donnait un bal tout exprès pour lui.

Nous savons quelles furent les conséquences de ce bal.

Lorsque le lendemain, vers midi, M. le marquis don Inigo de los Montes rentra chez lui, il trouva maître Venture fort inquiet sur son compte.

— Rassure-toi, lui dit-il en riant ; en ma qualité de riche étranger, je me suis perdu hier soir rue Saint-Lazare, et une dame charmante, un peu légère, ne m'a point remis dans mon chemin.

Le marquis se roula dans sa robe de chambre et regarda Venture d'un air significatif.

— Eh bien ! demanda-t-il.

— J'ai vu maman Fipart.

— A-t-elle du nouveau ?

— Elle rôde, depuis ce matin, aux environs de la rue de Buci, attendant, pour se présenter que le départ de madame Charmet. J'irai siffler par là vers deux heures.

— Dis donc, fit tout à coup Rocambole, verrais-tu quelque inconvénient à donner un bon coup de couteau à quelqu'un qui me gêne singulièrement... pour un bon prix ?

— Cela dépend.

— Si j'étais raisonnable ?

— En affaire d'argent, dit froidement Venture, le mot raisonnable n'est pas un chiffre : cela équivaut à récompense honnête offerte à celui qui rapportera un portefeuille gonflé de billets de banque et à qui on donnera cent sous.

— Oh ! oh ! pensa Rocambole, le drôle a des prétentions... il faudra marchander.

Et Rocambole s'appêta à discuter la mise à prix de la vie du comte Artoff qui, à cette heure, songeait fort sérieusement avec Baccarat à rayer du livre des vivants M. le marquis don Inigo de los Montes.

CIV

Alors Rocambole regarda froidement son interlocuteur et parut attendre que celui-ci formulât le chiffre de ses prétentions.

— Les temps sont durs, murmura maître Venture ; jamais le préfet de police ne fut mieux servi et mieux renseigné.

— Très bien, dit Rocambole, je connais cette ficelle-là ; passons à une autre.

— Aujourd'hui, poursuivit Venture, pour un oui, pour un non, on vous flanque en prison et on vous envoie au pré pour le reste de vos jours. Décidément, on ne peut pas tenter un coup de ce genre pour moins de mille écus.

— C'est ce que je comptais t'offrir.

Rocambole se mordit aussitôt les lèvres.

— J'ai parlé trop vite ! pensa-t-il.

— Mais, se bâta d'ajouter maître Venture, il est bien entendu que ce ne peut être qu'un homme sans situation sociale, un pauvre diable, qu'on se charge de faire disparaître pour ce prix-là.

— Eh bien, mettons mille francs de plus pour celui dont on parle.

— Comment le nomme-t-on ?

— Le comte Artoff.

— Ah ! non, par exemple ! s'écria Venture ; je ne gâterai pas ainsi le métier, moi !... Le comte Artoff vaut dix mille francs comme un sou.

— Soit, dit Rocambole, on te donnera dix mille francs, cinq mille avant, cinq mille après.

Venture tendit la main.

— Donnez, dit-il, on fera le coup quand vous voudrez.

— Un instant, observa Rocambole, tu as du temps devant toi pour cela. Il faut aller au plus pressé. En'evons la petite et procédons par ordre.

— Tenez, reprit Venture, je connais un peu les habitudes du comte Artoff : il rentre ordinairement vers minuit, et fume deux ou trois cigares dans son jardin. Je fais mon affaire d'y pénétrer ce soir même, si vous voulez... Donnez les cinq mille francs...

— Parbleu ! murmura Rocambole, s'il en est ainsi, je vais te donner tes cinq mille francs.

— Je connais le cocher du comte, poursuivit Venture. Je me suis lié avec lui quand j'étais au service de madame Malassis. J'irai me décrocher de ce noir de fumée qui me couvre, et j'entrerai chez le comte comme chez moi.

Rocambole ouvrit son secrétaire, en retira cinq billets de mille francs et les tendit à son complice.

Celui-ci les prit, les mit dans sa poche et soupira :

— Ce pauvre comte !... mourir si jeune !

Deux heures sonnaient à la pendule du fumoir.

— En attendant, dit Venture, qui tressaillit, allons voir où on est maman Fipart.

Et il partit.

Rocambole attendit patiemment le retour du faux nègre.

Une heure après son départ, Venture reparut.

— Tout est prêt, dit-il.

— Comment ! tout est prêt ?

— Madame Charmet vient de sortir de chez elle, laissant la petite juive, et annonçant qu'elle ne rentrerait pas ce soir...

— A merveille !

— J'ai les deux clefs. La rue de Buci est déserte vers dix heures du soir. Nous pouvons agir en toute sûreté.

— Tiens, pensa Rocambole, voilà une heure qui me va, dix heures, j'ai rendez-vous à onze.

— Un rendez-vous d'amour, sans doute ? ricana familièrement Ventura.

— Eh ! eh ! dit Rocambole d'un air fat, il faut bien occuper ses loisirs.

— Ce soir, je causerai avec le comte, dit froidement Ventura.

Vers neuf heures, un calme profond régnait dans l'austère maison de madame Oharmet, rue de Bucé.

Baccarat, on le sait, était allée chez le comte, annonçant qu'elle ne rentrerait pas, et recommandant à ses vieux serviteurs de veiller sur la petite juive.

Sarah, qui commençait à s'instruire dans les principes de la religion catholique, et qui devait être prochainement baptisée avait fait ses prières et s'était couchée vers huit heures, dans ce petit lit à rideaux de mousseline blanche que Baccarat avait fait placer auprès du sien. L'enfant n'avait pas tardé à s'endormir, et avec elle s'étaient éteints ce bruit charmant, cette vie, ce mouvement que la jeunesse semble répandre autour d'elle dans une maison. Les deux vieux serviteurs n'avaient point tardé à imiter Sarah. Le domestique mâle était monté dans la chambre qu'il occupait en haut de la maison, au second étage, et dont l'unique croisée donnait sur une cour intérieure, et non sur celle qui n'était séparée de la rue que par la porte cochère. Enfin, Marguerite, qui couchait dans une pièce attenante à celle de sa maîtresse, avait imité son vieux compagnon, sans s'être assurée par elle-même que les deux portes, celle de la rue et celle de la cour, étaient fermées à deux tours.

Lorsque Baccarat entra avant le coucher de ses domestiques, ceux-ci ne se contentaient point de fermer à clef la porte cochère, ils poussaient encore deux gros verrous fixés à ses extrémités. Mais, Baccarat absente, comme elle avait une bouble clef et qu'elle rentrait souvent au milieu de la nuit, les verrous n'étaient jamais tirés. D'ailleurs la rue de Bucé était une rue fort tranquille, où de mémoire d'habitant on n'avait jamais eu de meurtre ni vol. Ensuite, madame Oharmet avait rarement des voleurs chez elle, et l'apparence modeste de sa maison était comme une sauvegarde contre les malfaiteurs.

Cependant, cette nuit-là, vers dix heures, trois personnes, trois ombres silencieuses et qui semblaient vouloir étouffer jusqu'au bruit de leurs pas, se glissèrent le long du trottoir, à l'angle de la rue de Saino. Ces trois ombres, marchant lentement et avec précaution, s'arrêtèrent à quelques pas de la maison, semblèrent en explorer rapidement la façade pour s'assurer qu'aucune clarté n'y brillait derrière les croisées, puis ensuite regardèrent autour d'elle. Comme la veille, le temps était sombre ; il tombait une pluie fine et serrée, et la rue était déserte. Alors les trois personnes marchèrent jusqu'à la porte cochère.

— Le serrurier m'a affirmé, dit l'une d'elles, que la clef entrerait comme chez elle.

— Voyons s'il a dit vrai, dit la seconde.

Et la clef entra effectivement, tourna dans la serrure, et la porte, cédant à une pression légère, s'ouvrit et tourna sans bruit sur ses gonds.

Les trois ombres entrèrent dans la cour et refermèrent la porte sur elles.

— Tire les verrous, dit la première, qui n'était autre que M. le marquis don Inigo de los Montes.

— Tu as raison, mon enfant, murmura en sourdine la voix cassée de la mère Fipart.

— Voilà ! ajouta Ventura.

Et il poussa les deux verrous avec autant de précaution qu'il en avait mis à ouvrir la porte.

Les trois personnages hésitèrent un moment dans la cour, avant de se diriger vers la maison.

— Maman, dit le faux marquis, s'adressant à la vieille, es-tu bien sûre de tes renseignements ?

— Très sûre, mon fils.

— Ainsi, elle est sortie ?

— Oui, elle ne rentrera pas.

— Et tu irais, les yeux fermés dans la chambre de la petite ?

— Les yeux fermés, est bien le mot.

— En route, alors !

Et Rocambole, qui était armé de la seconde clef, se dirigea le premier vers la maison.

Le serrurier avait décidément accompli sa besogne en conscience : la seconde clef ne grince pas plus que la première dans la serrure.

— C'est charmant, murmura Rocambole, on entre ici comme chez soi.

— Et cette dame, ajouta maman Fipart, faisant allusion à Baccarat, est bien bonne et bien gentille de n'avoir pas le moindre chien de garde. J'ai horreur des roquets...

Et elle eut un geste pittoresque de quelqu'un qui aurait été mordu au mollet.

Les ravisseurs refermèrent sur eux la porte d'entrée, et se trouvèrent dans l'obscurité la plus complète.

— Maman, dit alors Rocambole, puisque tu connais si bien les êtres, je crois qu'il est inutile d'allumer le rat de cave que tu as apporté.

— À présent, oui ; mais quand nous serons dans la chambre de la petite... elle doit être couchée... il faudra l'habiller...

— C'est juste. Cependant, je serais assez d'avis de tordre d'abord le cou au vieux bonhomme, murmura Ventura.

— Un meurtre inutile, si l'a répondu M. le marquis don Inigo. Jusqu'à présent il n'a pas bougé, et il y a gros à parier que, si nous ne faisons pas de bruit, il ne s'éveillera pas...

— Sa chambre est tout en haut, murmura la vieille, il n'entendras rien...

— Mais, la servante ?

— Oh ! celle-là, il faut commencer par elle. Venez, je vais vous conduire.

Maman Fipart prit Rocambole par la main, et, tout en marchant sur la pointe du pied, elle l'entraîna d'un pas sûr vers cette extrémité du vestibule où commençait le couloir qui conduisait à la chambre de Marguerite d'abord, et à celle de Baccarat ensuite.

Marguerite, comme tous les vieillards, avait le sommeil fort dur. Elle dormait depuis une heure et n'entendit point ouvrir la porte, sur laquelle elle laissait toujours la clef.

La veuve Fipart se dirigeait au milieu des ténèbres avec une merveilleuse adresse, et elle touchait déjà le lit de la servante, lorsque le pied de Rocambole heurta une chaise.

Ce bruit éveilla Marguerite en sursaut.

— Qui est là ? demanda-t-elle, se dressant sur son séant. Est-ce vous, Sarah ?

Et Marguerite, en effet, crut que la jeune fille avait besoin de quelque chose et venait la trouver.

Soudain les mains nerveuses et sèches de la veuve Fipart s'arrondirent autour du cou de la pauvre femme et l'étreignirent si fortement, qu'il lui fut impossible de jeter un cri. En même temps une voix lui disait à l'oreille :

— Silence ! ou tu es moi te...

Mais la fidèle servante essaya de se débattre et de pousser des gémissements dans l'espoir qu'elle serait entendue... Heureusement la veuve Fipart avait tout prévu. Elle serra plus fort encore, et Rocambole, qui tenait un mouchoir tout prêt se hâta de baillonner Marguerite ; tout cela fut l'affaire d'un moment, et dura quelques secondes à peine. En même temps, maître Ventura, qui était entré derrière eux, alluma le rat-de-cave que lui passait la veuve Fipart ; et Marguerite, baillonnée et maintenue immobile sous le genoux de Rocambole, put voir avec effroi le nègre, la vieille et cet homme qui cachait son visage dans les plis d'un vaste manteau.

— Ma bonne amie, ricana alors la veuve Fipart d'un ton doucereux, me reconnaissez-vous ?

— Chaméry, mon frère dit alors Fabien d'Asmolles, cet homme vient de tuer votre mère.

Le marin se précipita dans la chambre voisine, où déjà Blanche l'avait précédé.

— Ma mère ! ma mère ! murmura-t-il.

Madame de Chaméry était toujours évanouie.

On envoya chercher un médecin.

Le médecin accourut, lui prodigua ses soins, la fit revenir à elle.

Mais, ainsi que l'avait dit Fabien, Rossignol avait frappé à mort cette organisation frêle et malade déjà.

La marquise, ayant repris ses sens, promena un regard égaré autour d'elle, un regard brillant de fièvre et de délire, et elle ne reconnut ni Blanche, ni Fabien, ni ce fils plein de jeunesse et de vie pour lequel elle mourait. Elle les regardait en riant, et le délire la prit, un délire qui dura plusieurs heures et ne fit place qu'à une sorte de torpeur et d'insensibilité qui ne lui permit pas de reconnaître son fils...

— Madame la marquise, dirent les médecins appelés, ne passera pas la nuit.

Vers trois heures du matin, madame de Chaméry mourut sans avoir recouvré la raison et pu bénir sa fille et le jeune marin agenouillés, en pleurs, au pied de son lit.

A quarante-huit heures de là, deux hommes, se tenant par la main, silencieux et graves, revenaient à pied du cimetière du Sud, où ils avaient conduit madame la marquise de Chaméry à sa dernière demeure, dans un caveau de famille.

C'était le vicomte Fabien d'Asmolles et ce jeune homme arrivé pour recueillir le dernier souffle de celle qu'il disait être sa mère.

Ils descendirent ainsi des hauteurs de Montparnasse jusqu'à la rue de Verneuil. Mais là, le marin regarda fixement Fabien.

— Mon ami, mon frère, car tu le seras, Fabien, dit-il d'une voix affectueuse, et tu feras le bonheur de notre Blanche bien-aimée...

— Oh ! oui, murmura Fabien ému.

— Eh bien ! continua le marin, tu vas m'accompagner... il me reste un dernier devoir à remplir.

Fabien tressaillit.

— Il est un homme, poursuivit le compagnon de Fabien, un gentilhomme sans honneur, qui, non content de prostituer son nom à une fille perdue, a épousé les rencunes de cette fille, sa haine de notre maison, et cet homme a tué notre mère.

— C'est vrai, dit Fabien.

— Cet homme, je vais le tuer.

— Soit ! fit simplement le vicomte.

Et tous deux se rendirent rue Saint-Florentin, où le baron de Chaméry-Chameroy s'était installé après son mariage, peu soucieux de savoir d'où provenait le luxueux mobilier de mademoiselle Andrée Brunot.

XIII

On le devine, cet homme qui était apparu à l'hôtel de Verneuil, au moment où Rossignol s'écriait que tous les passagers de la *Mouette* avaient péri ; cet homme qui s'annonçait comme Albert de Chaméry, qui avait sangloté en fermant les yeux à la marquise, que Fabien, au cimetière, avait été obligé de soutenir pour l'empêcher de se trouver mal, cet homme enfin qui voulait tuer le baron de Chaméry-Chameroy, c'était Rocambole.

Jamais imposteur n'était entré dans une famille au milieu de circonstances plus dramatiques, plus saisissantes et dans de meilleures conditions. Il arrivait au moment où sa prétendue mère se mourait, et il donna toutes les marques du plus profond et du plus sincère désespoir.

Lorsque le véritable Albert de Chaméry avait disparu, Blanche, sa sœur, était au maillot. Il n'y avait plus à l'hôtel aucun des serviteurs qui s'y trouvaient lors de cette disparition. Enfin la marquise était morte sans recouvrer ses facultés. Quant à Fabien, on s'en souvient, il était venu la première fois à Paris il y avait douze ou treize années seulement.

Or, en le voyant muni des papiers du véritable marquis Albert de Chaméry, qui donc aurait pu nier l'identité de Rocambole ?

D'ailleurs, l'élève de sir Williams était devenu, quant aux formes, un gentleman accompli. Celui qui s'était nommé tout à tour le vicomte de Cambolh, le marquis don Inigo de Los Montes, sir Arthur Rocambole, gentilhomme anglo-Indien, avait fini par acquiescer des habitudes, des manières véritablement aristocratiques, — et un vrai gentilhomme devait s'y tromper.

C'est ce qui arriva à Fabien.

Le vicomte d'Asmolles, tout entier, du reste, à la douleur de Blanche de Chaméry, qui devenait la sienne, ne douta pas un seul instant qu'il eût près de lui le vrai marquis de Chaméry.

Rocambole avait trouvé un roman fort simple pour expliquer comment, échappé par miracle au désastre de la *Mouette* il n'arrivait à Paris qu'à trois mois après ce désastre.

Au moment où la *Mouette* touchait, il avait compris, en marin, que tout était perdu, et il s'était jeté à la mer. Mais la *Mouette* avait touché loin de terre, et si bon nageur qu'il fût, il avait fini par se cramponner à un débris du navire, et recommander son âme à Dieu, tandis qu'une lame l'engloutissait. A partir de ce moment, le jeune homme prétendait avoir perdu connaissance, et n'être revenu à lui que longtemps après. Il s'était alors trouvé à bord d'un navire inconnu qui l'avait recueilli, sans doute, au moment où il disparaissait pour toujours sous les vagues. Ce navire était danois. Il faisait voile vers l'Amérique, et lorsque, complètement maître de sa raison, Rocambole avait voulu demander qu'on le mit à terre, il avait déjà doublé le cap Finistère, et le capitaine ne pouvait obtempérer à son désir. Rocambole était donc allé en Amérique, d'où il revenait.

On le voit, tout cela était si vraisemblable, que personne n'y pouvait trouver rien de louche, et la douleur qu'il témoignait de la mort de la marquise acheva de compléter l'illusion.

Le prétendu marquis de Chaméry, à qui, du reste, nous donnerons souvent ce nom, se présenta donc avec Fabien rue Saint-Florentin, chez le baron de Chaméry-Chameroy.

Les nouveaux époux commençaient par la lune rousse leur existence conjugale. Depuis deux jours, mademoiselle Andrée Brunot de Chaméry se repentait amèrement d'avoir épousé M. le baron de Chaméry, un débauché perdu de dettes et d'honneur, et sur lequel on ne pouvait plus fonder aucune espérance, du moment où, ainsi que M. Rossignol, meurtri et contusionné, était venu le lui apprendre — le jeune marquis de Chaméry existait.

Les gens d'Andrée ne connaissaient ni Fabien, ni, à plus forte raison, Rocambole. Il les introduisit au salon, et dirent que M. le baron et madame la baronne étaient chez eux.

M. le baron de Chaméry, qui se trouvait dans la chambre de sa femme, se montra sur-le-champ et reconnut Fabien, qu'il avait rencontré autrefois, et qu'il savait être le fiancé à Blanche de Chaméry.

Le baron devina ce que Fabien lui voulait, mais Fabien le salua silencieusement et sembla vouloir laisser la parole à son futur beau-frère.

Rocambole fit un pas vers le baron :

— Monsieur de Chaméry ? dit-il.

— C'est moi, répondit le baron.

— Je me nomme le marquis Albert de Chaméry dit Rocambole.

Le baron salua et garda le silence.

Rocambole allait congédier John Bird, un pressentiment banal l'en empêcha.

— Peut-être, dit-il, mon adorée n'y est-elle pas. Attendez-moi une seconde.

La concierge lui remit alors cette lettre dictée par Baccarat, et dans laquelle madame de Saint-Alphonse avertissait le marquis du départ pour Saint-Maurice.

— Sur ma parole ! murmura Rocambole après avoir lu la lettre, les femmes ne doutent de rien. Croire qu'un amoureux va faire trois lieues par la pluie et la nuit pour aller à un rendez-vous, c'est bien de la fatuité !

Et Rocambole rejoignit John Bird, fort indécis sur ce qu'il ferait.

— C'est très loin, Saint-Maurice, pensait-il ; mais, d'un autre côté, je pars demain matin, et il est probable qu'après avoir occis cet excellent comte de Kergaz, je ne reparaitrai point à Paris de sitôt ; par conséquent, si je ne vais pas à Saint-Maurice ce soir, je ne verrai plus cette délicieuse madame de Saint-Alphonse.

— Vous n'avez trouvé personne ? demanda John Bird.

— Non, et je suis très embarrassé. Tenez, donnez-moi conseil. J'adore une femme charmante.

— Ah ! fit le mélancolique John Bird.

— Lemain, vous le savez, je quitte Paris pour longtemps.

— Et elle est partie avant vous ?

— Non, pas précisément. Au lieu de m'attendre rue Saint-Lazare, elle m'attend à trois lieues de Paris, à Saint-Maurice...

— Eh bien, allez à Saint-Maurice...

— C'est loin... Et puis il pleut...

— On ne se mouille point en voiture.

— Non, mais je m'ennuie quand il pleut et que je suis seul.

— Voulez-vous que j'aille avec vous ?

— Tiens ! murmura Rocambole, c'est une idée, cela.

— Je n'ai rien à faire, dit John Bird, j'ai laissé Figuita au Havre.

— Après tout, pensa Rocambole, si par hasard madame de Saint-Alphonse me tendait un piège... Elle me croit riche... Bah ! il est toujours prudent d'emmener quelqu'un avec soi...

Comme il en était à cette réflexion pleine de prudence, une voiture de remise vint à passer, et le cocher, voyant deux hommes à pied et recevant la pluie fini qui s'échappait du brouillard, leur offrit ses services.

D'un signe Rocambole l'arrêta.

— Un louis, dit-il au cocher, pour aller en une heure à Saint-Maurice et revenir déposer monsieur à Paris ensuite.

— Montez, mon bourgeois, répondit le cocher.

Rocambole et John Bird s'installèrent dans le coupé, qui partit avec une rapidité merveilleuse et gagna la barrière en vingt minutes.

— Ah ! murmura John Bird, émerveillé de cette vitesse, vos chevaux français vont aussi bien que les nôtres.

Et effet Rocambole remarqua que, pour un cheval de remise, celui qui les traînait avait de bien belles allures.

Le cocher ne faisait point calquer son furet, il ne stimulait point sa bête avec sa voix, et cependant elle filait comme un cheval de race... Ceci l'inquiéta un peu... un vague soupçon lui traversa l'esprit.

— Ce serait curieux, pensa-t-il, s'il y avait de la Baccarat en tout cela... Madame de Saint-Alphonse et Baccarat et sont connues...

Un moment M. le marquis don Inigo de los Montevent envia de rebrousse chemin. Mais, en réfléchissant, il se trouva fou. Comment admettre que ce cocher, qui par hasard passait rue Saint-Lazare, pouvait avoir quelque chose de commun avec le seul être que Rocambole redoutât ?...

— Décidément, pensa-t-il, je suis un peu toqué ce soir.

Et le coupé continua sa route. En traversant Bercy, le cocher se retourna sur son siège et se pencha vers l'intérieur de la voiture.

— Pardon, mon bourgeois, dit-il, vous m'avez bien dit de vous conduire à Saint-Maurice, mais vous ne m'avez pas indiqué le numéro.

Ces paroles du cocher achevèrent de démontrer à Rocambole la folie de ses soupçons.

— Ma foi, répondit-il, je ne sais pas comment se nomme la rue, encore moins quel numéro porte la maison, je sais que c'est une maison isolée, au bord de l'eau.

— A qui appartient-elle ?

— A madame de Saint-Alphonse.

— N'est-ce pas une dame qui demeure à Paris ?

— Oui, l'hiver, rue Saint-Lazare.

— Alors, dit le cocher, je crois bien que nous allons trouver, car j'ai déjà conduit bien des messieurs qui m'ont dit ce nom-là.

— Voilà qui est flatteur ! pensa Rocambole.

Le cocher traversa le petit village de Saint-Maurice, gagna le bord de l'eau, parut hésiter un peu et finit par s'arrêter net devant la grille d'une jolie habitation dont une des façades donnait sur la rivière. Malgré la pluie, la nuit était assez claire, le brouillard avait une certaine transparence qui permit à Rocambole d'examiner, en mettant pied à terre, le lieu où il se trouvait. La maison avait l'élégante et mignonne apparence d'un cottage anglais. Elle était blanche, petite, à un seul étage, entourée d'arbres touffus, et n'était séparée de la Marne, au midi, que par une berge de deux mètres de largeur. Un beau jardin la précédait au nord.

Rocambole vit briller une lumière discrète derrière les persiennes d'une fenêtre du premier étage. Cette fenêtre était la seule éclairée.

La grille du jardin était entr'ouverte, preuve certaine que quelqu'un était attendu à la villa. Le jardin était désert, toute la maison silencieuse.

— Heureux coquin ! murmura John Bird en étendant la main vers la persienne qui laissait filtrer une clarté. Je crois bien qu'on vous attend... et je vais m'en retourner seul.

— C'est égal, répondit Rocambole, qu'un certain pressentiment agite encore, faites-moi un plaisir.

— Lequel ?

— Attendez ici dix minutes.

— Pourquoi ?

— Je ne sais mais il me semble qu'il va m'arriver malheur. Si j'appelais vous viendriez, n'est-ce pas ?

— Parbleu !

— Êtes-vous armé ?

John Bird cligna de l'œil.

— J'ai dans ma poche, dit-il, deux amis un peu bavards, mais fidèles. Ils font du bruit, mais, à l'occasion...

— Moi dit Rocambole, j'ai un bout de stylet qui ne me quitte jamais... Si, dans dix minutes, je ne reçois pas, continuez Rocambole, si je n'appelle pas, vous pourrez vous en aller.

— Très bien ! Quand nous reverrons-nous ?

— Dans huit jours... en Bretagne, à bord du *Fouler*.

— Bien, adieu ! bonne chance !

Et John Bird serra la main de Rocambole et demeura en faction à la grille de la villa, à trois pas du coupé de remise, dont le cocher s'était accoudé nonchalamment sur son siège, prêt à s'endormir si on ne lui ordonnait de se remettre en route.

Rocambole traversa le jardin, arriva au perron, le gravit et trouva la porte entre-baillée comme la grille.

L'escalier était plongé dans l'obscurité. Cependant il allait bravement s'aventurer dans les ténèbres, lorsqu'une main saisit la sienne et l'attira doucement :

— Venez, suivez-moi, murmura-t-on à son oreille.

AVIS

Nous remercions beaucoup nos lecteurs en general de l'encouragement qu'ils ont bien voulu nous donner jusqu'a present, mais vu les grands Sacrifices qu'ils nous faut s'imposer depuis quelques temps, nous sommes forces de diminuer notre publication de 8 pages par consequent a partir de cette semaine nous publierons seulement que 16 pages pour quelques semaines.

Imp. du Syndicat Mont-Royal.

PROPRIETAIRE.

IMPRIMERIE
DU
SYNDICAT MONT-ROYAL
968 RUE ONTARIO
MONTREAL

Circulaire,
Tetes de compte,
Tetes de lettre,
Carte d'affaire,
Pamphlet
Calendrier, Etc, Etc.

❖ Ouvrages de Couleur et de Luxe. ❖

A des prix tres moderes

Les ordres recus par telephone ou par la poste recevront la plus grande attention.

Imprimerie du Syndicat Mont-Royal

968 RUE ONTARIO, MONTREAL.

ELEPHONE BELL 6256.